

PIERRE SAUREL

La cage des filles perdues



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchet # 17

La cage des filles perdues

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 416 : version 1.0

La cage des filles perdues

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1982.

Collection Le Manchot

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Une jeune cliente difficile

– Mademoiselle, puis-je vous être utile ? demanda l’employée de la bijouterie Pouliot en s’approchant de la jeune fille qui se tenait de l’autre côté du comptoir.

La cliente était très jeune, elle n’avait probablement pas seize ans. Elle portait un jeans, un chandail beaucoup trop ample pour elle et qui ne mettait sûrement pas ses formes naissantes en valeur. Ses cheveux d’un blond très pâle étaient séparés en plein centre et ramenés à l’arrière où ils formaient deux tresses.

On l’aurait prise pour une enfant ; mais ses yeux étaient maquillés, elle portait un rouge à lèvres assez prononcé et ce maquillage la rendait légèrement ridicule.

– Je veux voir monsieur Pouliot, dit la jeune

filles, sans même jeter un coup d'œil sur l'employée.

– Je regrette, monsieur Pouliot est très occupé, mademoiselle. Je suis ici pour répondre à la clientèle, je puis sûrement vous conseiller et...

La jeune fille leva la tête, regarda l'employée d'un petit air hautain et, élevant le ton, elle lança :

– Je vous ai dit que je désirais voir monsieur Pouliot, vous êtes sourde ?

– Mais...

– Il n'y a pas de mais. Il n'est pas dans mes habitudes de me faire servir par de simples petits commis.

L'employée se retint pour ne pas envoyer promener cette jeune fille si grossière, qui la traitait du haut de sa grandeur.

– Votre nom ?

– Hélène Marcoux. Il me connaît. Dites-lui que je suis la fille de Ludger Marcoux.

L'employée allait s'éloigner, lorsque la jeune

filles lui cria :

– Ludger Marcoux, le courtier de Notre-Dame-de-Grâce.

Quelques instants plus tard, un homme d'une cinquantaine d'années sortit d'une pièce située à l'arrière et, avant de s'approcher du comptoir, il murmura à voix basse à l'intention de son employée :

– Lucienne, ayez l'œil sur cette jeune cliente. Je vous expliquerai plus tard. Et, tout souriant, il s'avança vers la jeune fille.

– Mademoiselle Hélène, comme je suis heureux de vous voir. J'espère que votre père va bien. Que puis-je faire pour vous ?

– Je ne vous félicite pas, monsieur Pouliot. Forcez-vous un peu et engagez de meilleures employées. Il me semble que c'est facile de faire la différence entre les bonnes clientes et celles qui viennent ici pour s'acheter des bébelles à cinq cennes.

Le bijoutier s'efforça de sourire.

– Il faut excuser Lucienne, mademoiselle. Elle

ne vous connaît pas et, souvent, des enfants viennent ici et nous dérangent...

La jeune fille sursauta.

– Quoi ? Voulez-vous dire que je suis une enfant ? J'aimerais bien savoir ce que votre Lucienne pourrait m'apprendre, elle. C'est une vieille fille, je suppose ?

La jeune Hélène Marcoux parlait d'une voix forte et les quelques rares clients tournaient la tête pour voir ce qui se passait.

Sans attendre la réponse du bijoutier, Hélène poursuivit :

– J'aurai quinze ans la semaine prochaine. Papa veut me donner des bijoux pour mon anniversaire et il m'a demandé de venir choisir les pierres que je préférais. Ensuite, il décidera de ce qu'il m'offrira. Mais si vous n'avez pas le temps de servir quelqu'un qui peut acheter pour quelques milliers de dollars de bijoux, vous n'avez qu'à me le dire. Je peux aller ailleurs, vous savez. Pour moi, y a rien là.

Pouliot connaissait bien la jeune Hélène. Ce

n'était pas la première fois qu'il servait cette adolescente au caractère détestable, une capricieuse qui se croyait tout permis.

À quelques reprises, elle lui avait fait perdre un temps précieux. Par contre, le bijoutier devait admettre qu'après avoir admiré certains beaux bijoux, la jeune fille avait insisté auprès de son père pour les obtenir. Et l'enfant gâtée ne se voyait pratiquement jamais rien refuser. Mais si le bijoutier paraissait réticent, s'il avait prévenu Lucienne, son employée, de ne pas perdre Hélène de vue, c'est que, depuis la dernière visite de la jeune fille, il se méfiait beaucoup.

En effet, un jour, Hélène s'était présentée à la boutique de Pouliot, avait examiné longuement des colliers, puis était repartie en disant que son père reviendrait avec elle. Ce soir-là, en faisant rapidement son inventaire, Pouliot remarqua la disparition d'un collier et d'une paire de boucles d'oreilles.

Il se souvint alors que la jeune Hélène avait tenu à examiner les boucles d'oreilles. « Je ne peux pas l'affirmer, mais il est fort possible que

ce soit elle qui ait subtilisé ces bijoux, pendant que j'étais occupé ailleurs. On ne se méfie pas d'une enfant... et encore moins d'une enfant riche. »

Jamais le bijoutier n'aurait osé, sans preuve, accuser la fille d'un ami, un important courtier, un de ses meilleurs clients, un homme reconnu pour son honnêteté. Mais si jamais elle revient ici sans son père, je la surveillerai celle-là. Heureusement que ces bijoux valaient à peine cent dollars. Et son assurance contre le vol lui avait remboursé le montant de la perte de ces bijoux.

C'était la première fois qu'Hélène Marcoux revenait chez le bijoutier, depuis le petit vol.

– Je sais que votre père est très généreux, mademoiselle Hélène, et si c'est pour votre anniversaire, vous serez sûrement comblée. D'ailleurs, monsieur Marcoux a beaucoup de goût.

Hélène éclata d'un rire franc, très sonore.

– Lui, il ne connaît pas ça, les bijoux. Non, je

vais choisir ce que je désire et le bonhomme paiera.

Lucienne ne put s'empêcher de murmurer :
« Petite effrontée, tout ce qu'elle mériterait, c'est une bonne fessée. »

– Que désirez-vous voir, mademoiselle ?
demanda Pouliot avec une patience d'ange.

– J'ai pensé à un ensemble. Un collier, des boucles d'oreilles et une bague. Mais quelque chose de qualité. Tout d'abord, est-ce que je pourrais voir les montures des bagues ? Par la suite, je choisirai la pierre.

– Comme vous voudrez, mademoiselle.

Hélène examina plusieurs montures, demandant des renseignements au bijoutier, s'informant surtout du prix.

– Je ne déteste pas du tout cette bague. Vous croyez qu'elle m'irait ?

– C'est un peu gros, pour une main si délicate, je verrais...

– Moi, j'aime ça quand c'est gros...

Et donnant un coup de coude au bijoutier, elle lui lança un clin d'œil.

– Et pas seulement les bijoux, si vous devinez ce que je veux dire.

Devant l'air perplexe du bijoutier, elle reprit d'une voix calme :

– Ce sont des diamants que vous placez sur cette monture ?

– Pour une jeune fille, je verrais mieux des pierres, comme par exemple, un rubis, un saphir... Au fait, quel est votre mois de naissance ?

La jeune Hélène le regarda brusquement.

– Vous êtes idiot ou quoi ? Je viens de vous dire que ce sera ma fête dans quelques jours.

– Excusez-moi.

– Et puis, je ne veux pas de ces pierres qui ont l'air de bijoux de rien du tout, non, je veux des diamants. Papa paiera, j'en suis certaine. Vous pouvez me montrer quelques pierres que vous pourriez mettre sur cette bague ?

– Non, il faudrait les tailler, les polir. Vous n’avez qu’à me dire le nombre de carats et je vous promets que vous serez satisfaite.

Mais Hélène répliqua d’une voix sèche :

– Je n’achèterai rien sans voir, vous entendez. Puisque vous ne voulez pas vendre, reprenez votre monture, et vous savez ce que vous pouvez faire avec...

Elle allait s’éloigner.

– Attendez, mademoiselle Marcoux, je vais vous montrer quelques pierres. Mais, vous allez me suivre à l’arrière.

– Tiens, pourquoi ?

Le bijoutier baissa la voix, tout en regardant autour de lui.

– Vous savez, je n’aime pas exposer à la vue de tout le monde, des pierres précieuses qui ont une grande valeur.

– Je comprends. Attendez juste une seconde, je veux examiner la monture à la lumière du jour.

La jeune Hélène s’approcha de la grande

vitrine, examina la bague sous tous les angles, puis ouvrit la petite barrière et passa derrière le comptoir.

– Allons voir les diamants.

Elle suivit le bijoutier à l'arrière. Il ouvrit son coffre-fort et en sortit une boîte. Hélène était tout près de lui.

– C'est vrai que vous trouvez que je suis encore une enfant ? Répondez-moi franchement. Il y a des hommes de votre âge...

Elle se collait littéralement à lui, ses mains tiraient sur son chandail, moulant ainsi de petits seins qu'on devinait redoutablement fermes.

Lentement, Pouliot la repoussa de la main en souriant.

– Vous savez, Hélène, vous pourriez être ma fille.

– Y a des filles de mon âge qui ont des amants aussi vieux que vous.

Le bijoutier avait déposé une boîte, une sorte de grand écrin, sur une table. Il l'ouvrit.

– Tenez, ici, il y a douze de mes plus beaux diamants. Comme je vous l’ai dit, il faut les tailler.

Hélène poussa un cri d’admiration.

– Ça doit valoir des milliers de dollars, ces pierres-là ?

– Oui, tenez, celle-ci... Attendez, oui, celle-ci est la plus pure.

Il prit une petite pierre qu’il plaça sur un morceau de velours. Il tendit un oculaire de bijoutier à la jeune fille.

– Placez ça devant votre œil, vous verrez mieux.

– Ça brille !

Juste à ce moment, il y eut des cris dans la bijouterie. Pouliot remit le diamant dans la boîte et demanda d’une voix forte :

– Qu’est-ce qui se passe, Lucienne ?

– Une jeune fille, une cliente, elle s’est trouvée mal. J’ai besoin d’aide. Vite, venez monsieur.

La jolie Hélène se précipita la première dans la boutique, mais s'arrêta dans la porte et laissa passer Pouliot qui rapidement se porta au secours d'une toute jeune fille étendue sur le plancher.

Hélène retourna dans la pièce arrière. En vitesse, elle glissa sa main dans son sac, en sortit un petit porte-monnaie de cuir, l'ouvrit et regarda à l'intérieur.

Elle en sortit de petits morceaux de vitre, ressemblant vaguement à des pierres. Elle jeta un coup d'œil dans la boîte-écrin, choisit une pierre, ayant approximativement la même forme qu'un des morceaux de vitre et elle fit l'échange. Elle glissa la véritable pierre dans un mouchoir de tissu et remit le tout dans son porte-monnaie, puis dans son sac.

Lorsque Pouliot revint, Hélène se tenait debout près de la porte.

– Qu'est-ce qu'elle a, cette fille ?

– Un simple étourdissement. Rien de grave.

Pouliot avait jeté un coup d'œil sur la boîte-écrin. Tout de suite, il avait pu remarquer qu'il y

avait toujours douze pierres.

– Écoutez, monsieur Pouliot, fit Hélène en avançant la main et en refermant le couvercle de l'écrin, je choisis cette monture. Quant à la pierre, je ne m'y connais pas du tout. Vous pourriez me fourrer...

Elle se mit à rire.

– Excusez. Je voulais dire me tromper... si papa m'entendait... Mais, je veux cette bague, cette monture.

Elle la retira de son doigt et la tendit au bijoutier.

– Vous allez la mettre de côté, n'est-ce pas ? Ne la vendez pas.

– Ne craignez rien. Quand votre père passera-t-il ?

– Probablement cette semaine, ou au plus tard, au début de la semaine prochaine. Ma fête, c'est mercredi.

Le bijoutier remit la boîte à l'intérieur du coffre-fort et accompagna la jolie Hélène jusqu'à la sortie. Lorsqu'elle fut partie, Pouliot demanda

à Lucienne :

– Et l'autre jeune fille ?

– Elle se sentait mieux. D'après moi, elle ne voulait rien acheter ; si elle est entrée ici, c'était probablement parce qu'elle se sentait mal.

– Sans doute.

Pouliot était retourné dans son arrière-boutique. Il avait trouvé l'attitude de la jeune Marcoux curieuse, mais il était persuadé qu'elle n'avait rien volé. Tout de même, par mesure de sécurité, il reprit le coffret, l'ouvrit, compta les pierres, puis décida de les examiner d'un peu plus près. Quelques secondes plus tard, il se rendit compte de la supercherie.

– Oh ! La petite voleuse ! Ça ne se passera pas comme ça. Marcoux va être prévenu et je vais la faire arrêter.

Lucienne était accourue.

– Je comprends tout, maintenant, lui dit le bijoutier. L'autre jeune fille c'était sans doute sa complice. Elle m'a attiré en avant avec sa comédie et, pendant ce temps, Hélène a fait

l'échange.

Déjà, Lucienne avait mis son manteau sur ses épaules.

– Elles ne sont peut-être pas loin, je jette un coup d'œil dans les environs.

À peine dix minutes plus tard, Lucienne revenait à la bijouterie, tenant solidement les deux jeunes filles par le bras.

– Elles ont voulu se sauver en me voyant, mais je les ai rattrapées. Elles étaient même prêtes à me battre ; mais il y avait un policier près de là et elles ont eu peur que je les fasse arrêter.

Pouliot ordonna à son employée :

– Surveille celle-là, Lucienne. Toi, ma petite Hélène, suis-moi.

La jeune fille avait perdu sa belle assurance. Lorsqu'elle fut seule avec le bijoutier, elle éclata en sanglots.

– Où est la pierre que tu as volée ?

– J'ai pas volé, papa aurait payé.

Elle remit la pierre à Pouliot.

– Vous ne me ferez pas arrêter, n'est-ce pas ?
Vous n'allez pas téléphoner aux policiers ?

Le bijoutier réfléchit :

– Non, mais je vais prévenir ton père. Tu ne partiras pas d'ici avant qu'il ne soit venu te chercher. Il est temps qu'il apprenne à te connaître.

Soudain, Hélène changea d'attitude. Elle alla fermer la porte du bureau de Pouliot et s'approcha de lui, en se déhanchant comme une danseuse de cabaret.

– Si vous ne téléphonez pas à papa, vous ne le regretterez pas, vous savez.

Déjà, elle était sur lui, cherchait à l'embrasser et à le caresser en glissant la main sur la cuisse de l'homme. Pouliot la poussa violemment et elle faillit tomber sur le sol.

– Petite garce ! Tu te crois tout permis. Tu penses sérieusement que je pourrais me permettre une aventure avec une morveuse de quatorze ans...

– Oh, ne vous en faites pas, vous seriez pas le

premier.

– C'est assez. Compte-toi chanceuse que je ne te fasse pas arrêter. Mais ton père sera mis au courant de tout, tu entends, de tout, non seulement du vol, mais de ta conduite ignoble.

II

Maison de correction

Ludger Marcoux avait écouté, en silence, le récit de son ami. Mais plus Pouliot avançait dans son histoire, plus le riche courtier devenait nerveux. Enfin, lorsque le bijoutier eut terminé, Marcoux demanda d'une voix blanche :

– Tu n'as pas prévenu la police ?

– Non, Ludger. Mais crois-moi, ce n'est pas la première fois que ta fille prend quelque chose dans ma bijouterie. Les autres fois, je n'avais pas de preuves.

Maintenant, le courtier se promenait de long en large.

– Hélène a dû se laisser entraîner par cette amie. Qui est-elle ? Elle est plus vieille qu'Hélène, cette fille ?

– Elles sont du même âge. Elle se nomme Rolande Mercier. Je l’ai questionnée et je l’ai laissée partir après avoir prévenu ses parents. Selon cette fille, c’est Hélène qui a parlé du vol, qui a tout préparé. Crois-moi, Ludger, ta fille est sur une fort mauvaise pente. Si j’avais voulu, j’aurais pu abuser d’elle, elle s’offrait à moi. C’est une petite dévergondée.

Marcoux arrêta son ami :

– Allons, n’exagère pas. Tout ça, c’était du bluff.

– Tu crois ? Lucienne, mon employée, a fouillé dans son sac. Tu vas comprendre. Tiens, tu sais ce que c’est que ces pilules ?

– Si c’est ce que je pense...

– Des pilules anticonceptionnelles. Et ça, tu connais sûrement ça ?

Il tendit une petite boîte ronde à Marcoux, mais ce dernier n’eut pas besoin de regarder à l’intérieur. Il s’agissait de préservatifs communément appelés capotes.

– Et ces autres capsules. Je peux me tromper,

dit le bijoutier mais, d'après moi, c'est de la drogue. Tu n'as qu'à les faire analyser.

– Je ne puis le croire, murmura Marcoux. Tu comprends, depuis la mort de ma femme, je n'ai jamais pu m'occuper d'elle comme je l'aurais voulu.

Et, sans le dire, le courtier songeait aux fins de semaine qu'Hélène prétendait passer chez des amis. Parfois, la jeune fille ne rentrait pas à la maison de la nuit et, le lendemain, quand son père la questionnait, elle disait avec son sourire angélique :

– Voyons, papa, tu me connais. Tu dois me faire confiance. J'ai passé la soirée chez une amie. Il était tard, elle m'a invitée à coucher et j'ai pensé que tu pouvais dormir, alors je n'ai pas voulu troubler mon petit papa dans son sommeil.

Hélène savait cajoler son père pour se faire pardonner toutes ses frasques.

– Si je préviens la police, fit Marcoux, il y aura toujours des journalistes pour parler de cette affaire, pour créer un scandale... D'un autre côté,

je me dois de faire quelque chose.

Il demanda brusquement à son ami :

– Où est Hélène ?

– Enfermée dans mon bureau. Viens avec moi.

Lorsque le bijoutier ouvrit la porte, Hélène s'élança en pleurant dans les bras de son père.

– Papa, enfin, tu es là ! Sauve-moi, papa, je t'en supplie. Fais arrêter cet homme. Il est affreux, il est épouvantable. Ne restons pas ici, mon petit papa adoré. J'ai peur, j'ai très peur. Vite, partons, il peut nous attaquer.

Marcoux comprit que sa fille était en proie à une véritable crise de nerfs. Il la secoua et, se rendant compte qu'elle commençait à crier et à pleurer, il la gifla durement.

– Maintenant, conte-moi ce qui s'est passé...

En pleurant, elle expliqua :

– Monsieur Pouliot... il m'a fait entrer ici, il a fermé la porte... Il voulait que je le caresse... C'est affreux. Il disait que si je refusais, il

m'accuserait de l'avoir volé. Il a même payé une autre fille pour qu'elle dise comme lui... une fille que je connais à peine et qui serait ma complice... Tu dois le faire arrêter, papa. Je t'en prie, allons-nous-en.

Marcoux regarda sa fille dans les yeux. La jolie Hélène se demandait si elle avait gagné la partie.

– Je ne te crois pas, dit-il brusquement en la repoussant.

– Mais, papa...

– Et ce qu'on a trouvé dans ton sac ?

Il montra les cachets et la fameuse petite boîte ronde qu'il tenait dans sa main.

– Mais, ça ne m'appartient pas, tout ça, papa. C'est lui, ce salaud, qui a dû glisser ça, dans mon sac.

Sans perdre son sang-froid, le courtier examina un des petits tubes, celui contenant les pilules anticonceptionnelles.

– Je pourrai vérifier. Le nom du pharmacien est inscrit sur le tube. Tu as dû te procurer ces

pilules après avoir obtenu une prescription et...

Elle changea tout à coup d'attitude.

– Je ne voulais pas t'inquiéter, mon petit papa chéri. Oui, j'ai vu un médecin. C'est lui qui m'a prescrit ces pilules... Je ne te l'ai jamais dit, mais presque tous les mois, je faisais des hémorragies.

Pouliot craignait que la fille réussisse à faire fléchir son père. Mais soudain, Marcoux cria :

– C'est assez, je ne veux plus t'entendre ! Plus tu parles, plus tu t'enfonces dans tes mensonges, c'est assez, tu entends.

– Mais, papa...

– Plus un mot. Tu vas revenir à la maison avec moi. Tu n'en sortiras pas avant que je prenne une décision. Et si tu te sauves, je n'hésiterai pas : je te ferai arrêter ! Hélène cessa brusquement de pleurer.

– Je te croyais plus évolué que ça. Je pensais avoir un père moderne. Mais tu es aussi « old fashion » que tous les autres. Tu me déçois beaucoup. Même si j'ai couché avec des gars, même si je prends la pilule ou un peu de drogue,

même si j'ai voulu voler, y a rien là, je suis comme tous les jeunes. Sors des nuages, on n'est plus en 1930.

Marcoux n'en croyait pas ses oreilles. Pour la première fois de sa vie, il voyait sa fille sous son véritable jour. Il tendit la main à Pouliot et le remercia.

– Espérons qu'il ne soit pas trop tard pour la ramener dans le droit chemin.

*

– C'est un service que je te demande, Robert. Je suis même prêt à payer pour tes services.

Le Manchot interrompit son vieil ami.

– Il n'est pas question de ça, Ludger.

Robert Dumont, le détective privé, propriétaire de l'agence de détectives privés « Le Manchot », avait écouté l'histoire du courtier, un homme qu'il connaissait depuis des années et à qui il s'était souvent confié pour faire fructifier son

argent.

– Oh, j’aurais dû m’occuper d’elle avant aujourd’hui, mais j’étais un véritable aveugle. Hélène est devenue... une dévergondée.

Le policier handicapé tenta de rassurer son ami.

– Allons, il ne faut rien exagérer, Ludger. À quatorze ans, tu peux la mettre pensionnaire, la forcer à poursuivre ses études.

Mais Marcoux semblait décidé.

– Non, ce n’est pas ce qu’il lui faut. Il est trop tard pour ça. Je dois l’envoyer dans une maison spécialisée. Une maison de correction, mais pas n’importe laquelle, Robert. Je ne veux pas qu’Hélène vive en compagnie de filles qui sont pires qu’elle. Si je la fais arrêter, si Pouliot porte plainte, c’est exactement ce qui arriverait. Il doit sûrement exister des maisons, des sortes de collèges privés, pour des filles comme elle.

Le Manchot approuva de la tête.

– Sûrement, fit-il enfin.

– Alors, j’ai pensé que tu pourrais te

renseigner. Tu as des amis chez les policiers. Moi, je serais obligé de donner mon nom. Je l'avoue, je veux éviter le scandale.

Le détective Dumont promit à son ami de lui trouver un endroit spécialisé. Et, deux jours plus tard, le courtier revenait au bureau du Manchot.

– As-tu déjà entendu parler de Beaulac, dans les Cantons de l'Est ? demanda le Manchot à son ami. Ce n'est pas très loin de Sherbrooke.

– Non.

– Ce n'est pas une grosse municipalité, c'est évident. Mais près de Beaulac, il y a une maison. On l'appelle « la Cage d'amour ».

– Tiens, qu'est-ce que c'est ?

– Une ferme. On y garde des filles qui ont eu des difficultés avec la justice. C'est une dame Sagard qui s'occupe de cette maison. Elle reçoit une vingtaine de filles à la fois. Le gouvernement lui donne des octrois, mais les parents des filles doivent quand même payer un assez fort montant.

Marcoux haussa les épaules :

– Oh ça, ça m'importe peu. Tu me

recommandes donc cette maison ?

– Remarque, je ne connais pas la propriétaire. Le Manchot jeta un coup d’œil sur son bloc-notes.

– Des inspecteurs se rendent régulièrement à cette maison. Je sais qu’il y a une infirmière qui demeure sur la ferme. Cette dame Sagard est professeur. Les filles doivent travailler, les règlements sont assez sévères et, enfin, ce qui doit t’intéresser plus que tout, à cause du montant que l’on exige, seules les filles de familles fortunées peuvent aller à cette maison.

– Très intéressant, murmura Marcoux.

– Donc, selon le policier qui m’a donné les renseignements, il est plutôt rare qu’un juge envoie une fille dans cette maison spécialisée.

– Autrement dit, c’est une clientèle choisie ?

– Oui.

Le Manchot arracha la feuille de son bloc-notes et la tendit à Marcoux.

– Tiens, tu téléphoneras à cette dame Sagard. Fais-le le plus tôt possible car les places sont

nécessairement limitées.

– Je puis me servir de ton nom ? demanda Marcoux. Tu es passablement connu et ça pourrait peut-être aider à la faire entrer plus rapidement.

– Mais oui. Cette dame saura que j'ai fait une brève enquête sur sa maison de correction.

– Faut-il que l'enfant soit placée pour un minimum de temps ?

– Je l'ignore, mais c'est probable. Ce n'est pas en quelques semaines qu'on peut arriver à redresser ce genre de pensionnaires.

De retour à son bureau, le courtier réussit à rejoindre madame Sagard. Il lui parla de sa fille, de l'enquête faite par le Manchot et de la décision qu'il avait prise.

– Il faut aider Hélène.

– Comme je vous approuve, cher monsieur Marcoux. Naturellement, je suis mal placée pour vanter les qualités de ma maison ; mais disons que mes pensionnaires sont toutes des filles qui ont reçu une bonne instruction, qui ont une

certaine éducation. Évidemment, ce ne sont pas des petites saintes. Parfois, il arrive même que nous devions nous montrer sévères avec elles. Mais nous réussissons à les ramener, presque toutes, dans le droit chemin. Nous leur enseignons également les bonnes manières. Plusieurs parents ne reconnaissent plus leurs jeunes demoiselles quand elles sortent d'ici. Mais il faut nous les confier pour un minimum de trois mois et parfois plus.

Marcoux soupira lorsque madame Sagard lui apprit qu'elle pouvait accepter Hélène immédiatement. On s'entendit sur le montant de la pension à payer et le courtier promit de lui amener sa fille, dès le lendemain.

*

Madame Sagard venait à peine de raccrocher, que la porte de son bureau s'ouvrit. Une femme dans la quarantaine, bâtie comme un gendarme, les traits durs, parut. Telle une infirmière, elle

était vêtue de blanc.

– Qu'est-ce qu'il y a, Antoinette ? La grosse femme vint appuyer ses deux poings rouges sur le bureau de la patronne.

– Va falloir s'occuper de la Marilou.

– Qu'est-ce qu'elle a fait ?

– C'est une vicieuse. Vous avez défendu à toutes les filles de causer avec Maurice, le jardinier...

– Excepté quand on va lui livrer ses repas, corrigea madame Sagard.

– Exact. Mais, malgré mes avertissements, cette petite maudite est allée dans la maisonnette du jardinier, elle y est restée près d'une demi-heure.

– Tu es certaine de ça, Antoinette ?

– Oui, d'autres filles s'en sont rendu compte. Pas besoin de se poser de questions. Marilou adore les hommes. Quand on nous l'a confiée, on a bien dit que c'était une courailleuse. Maurice approche la cinquantaine, mais c'est un homme, c'est même le seul qui habite dans les parages.

Madame Sagard se leva.

– Je vais le congédier !

– Mais qui s’occupera de cultiver les légumes, demanda Antoinette. Qui va travailler sur notre terre, surtout à ce salaire-là ? Maurice se mêle jamais de nos affaires, vous le savez. Est-ce qu’il est tellement à blâmer ? C’est pas un morceau de bois. Et si une jeune fille s’offre à lui... S’il faut remplacer Maurice, vous aurez peut-être deux fois plus de problèmes avec un autre.

Madame Sagard approuva l’infirmière.

– Mais il faut quand même que les autres détenues apprennent qu’il ne faut pas désobéir. Marilou mérite une bonne leçon.

Cette fois, la grosse femme était d’accord.

– Si on laisse passer une incartade, une seule, on pourra plus venir à bout des filles.

– Antoinette, fit madame Sagard d’un ton sans réplique, ordonne à toutes les filles de se réunir dans la grande salle de jeu. Moi, je vais chercher la Marilou.

Et les deux femmes sortirent du bureau de la

patronne.

Bientôt, quinze jeunes filles, obéissant aux ordres d'Antoinette, s'assirent en rond sur le plancher de la salle de jeu. Madame Sagard entra, tenant solidement la jeune Marilou par le bras.

Marilou, seize ans, avait les cheveux blonds elle était très jolie, fort bien tournée et surtout, fort populaire auprès de ses compagnes. Il lui arrivait souvent de défier les ordres et ça plaisait aux autres détenues. Par contre, quelques filles enviaient ses très longs cheveux blonds qui lui tombaient jusqu'aux reins alors que, dans la maison, on était tenues de porter les cheveux courts ou, s'ils étaient longs, de faire des tresses et de les attacher sur le dessus de la tête.

Antoinette avait dit à toutes les filles :

– Vous êtes des malpropres, vous ne vous lavez pas. Je veux être capable de voir votre cou et, s'il est sale, vous serez privées de nourriture pour la journée.

Se fichant éperdument des règlements, Marilou continuait de laisser pendre ses cheveux

dans son dos. !

Antoinette avait placé une chaise droite au centre du cercle et madame Sagard obligea Marilou à s'asseoir.

– Je viens d'apprendre, Marilou, que tu as passé plusieurs minutes, dans la maison du jardinier, prononça posément madame Sagard. Est-ce vrai ?

La fille ne répondit pas. Brusquement, madame Sagard la saisit par les cheveux et la força à tourner la tête.

– Quand je parle, je veux qu'on me regarde. Réponds à ma question. Qu'est-ce que tu as fait avec le jardinier ? Nies-tu être entrée chez lui ?

Marilou jeta un regard circulaire autour d'elle, lança même quelques clins d'œil, puis :

– Si je vous dis ce que j'ai fait avec Maurice, minaуда-t-elle, vous allez être jalouse.

Toutes les filles se mirent à rire ; mais brusquement, le silence s'établit dans la grande salle. Madame Sagard venait de gifler durement Marilou. Un filet de sang se mit à couler de son

nez.

– Je vais t'apprendre à te montrer insolente, moi !

La grosse Antoinette fendit les rangs et s'approcha de la jeune détenue.

– Elle se fout de vous, madame, et de vos règlements. Regardez-lui la tête. Vous avez défendu qu'on porte ses cheveux dans le dos ; eh bien, elle se moque de vous et désobéit !

Les deux femmes se consultèrent à voix basse et, avec un sourire méchant, Antoinette sortit de la pièce. Toutes les filles se demandaient ce qui allait se passer. Bientôt, la grosse fille revint avec un coffre en bois qu'elle déposa sur le sol, près de la chaise.

– Puisque tu refuses de m'obéir, Marilou, dit madame Sagard, nous allons te couper les cheveux.

– Non ! s'écria la jeune fille en essayant de se lever. Mais madame Sagard la tenait solidement sur la chaise, lui tordant même le bras pour l'empêcher de bouger. Et, au bout d'un moment,

les cheveux blonds commencèrent à couvrir le sol. Antoinette y allait avec vigueur, coupant un peu partout, comme si elle s'amusaît.

Madame Sagard avait énormément de difficulté à retenir Marilou, qui était comme folle, criait et se débattait. De temps à autre, pour la calmer, la patronne lui flanquait une taloche.

– Ça n'a plus de sens, fit Antoinette. Elle veut faire la tête dure, eh bien, elle va payer pour.

Elle repoussa madame Sagard et se mit à frapper sur Marilou jusqu'à ce que cette dernière, n'ayant plus de résistance et à demi-inconsciente, cesse de bouger.

– Elle ne voulait pas qu'on lui coupe les cheveux ? Eh bien tant pis ! On y va avec la grande tonsure ?

Madame Sagard hésita quelques secondes. Quelques filles se mirent à protester, comprenant ce qui allait se passer.

– Vous êtes folles, toutes les deux, fit une voix.

Madame Sagard se retourna.

– Qui a parlé ?

Ce fut le silence complet.

– Si l’une d’entre vous prononce une parole, une seule, elle va aller au trou, vous avez compris ? Vas-y, Antoinette.

Et cette fois, avec un rasoir électrique, elle fit tomber tous les cheveux de la jeune victime. Un murmure réprobateur s’éleva parmi les jeunes filles. Mais rien de plus : la terreur les bâillonnait.

Marilou pleurait mais ne se défendait plus et, bientôt, elle eut la tête complètement rasée.

– Et vous savez, madame, elle a seize ans, cette fille ; c’est une de nos plus vieilles, ricana Antoinette. Faut la raser partout ! Allons, debout, toi !

Marilou ne semblait pas comprendre, elle ne bougeait pas. Madame Sagard l’obligea à se lever et, avec l’aide d’Antoinette, elle la dévêtit complètement. Puis, Antoinette la poussa violemment, l’obligea à s’étendre par terre, sur le dos. Madame Sagard se pencha et lui tint solidement les jambes pendant que la matrone

promenait le rasoir sur le pubis de la fille.

Marilou ne bougeait plus. Une des filles, sans doute plus brave que les autres, se leva brusquement.

– Mais vous ne voyez pas qu'elle est inconsciente ?

Madame Sagard se retourna :

– Ne t'énerve pas, Odylle. Tiens, tu vas aider mademoiselle Antoinette à conduire ta compagne à l'infirmerie. Si toutes les filles étaient comme toi, Odylle, on n'aurait aucune difficulté.

– Nous, on ne vous baisera jamais le derrière !
fit une voix.

Mais encore une fois, il fut impossible de savoir qui avait parlé.

Antoinette souleva Marilou et la plaça sur son épaule comme s'il s'était agi d'une vieille poche de linge sale.

– Passe devant, Odylle. À l'infirmerie.

Madame Sagard ordonna aux filles de nettoyer le plancher, puis elle leur demanda de se retirer

dans leur chambre.

– Vous voyez, mesdemoiselles, que la désobéissance ne vous rapportera rien de bon. Faites ce qu'on vous dit et vous n'aurez aucune difficulté. Brigitte, je te confie la responsabilité de la salle. Je veux que tout soit propre et je vous donne vingt minutes pour retourner à vos chambres.

Et madame Sagard retourna à son bureau. Une dizaine de minutes plus tard, Antoinette vint la rejoindre.

– Comment est-elle ?

– Bah, une petite crise de nerfs, ça va passer. Je lui ai donné une injection, elle dormira jusqu'à demain.

– Quand elle va se réveiller et se voir la tête dans le miroir, on va sûrement avoir des difficultés.

– Craignez rien, madame, je vais m'en occuper. À date, y a pas une fille qui est venue à bout de moi.

Madame Sagard avait jeté un coup d'œil sur

son bureau.

– Au fait, nous attendons une nouvelle pensionnaire pour demain.

– Qui ?

– Hélène Marcoux, fille d'un riche courtier de Montréal, du quartier Notre-Dame-de-Grâce.

– Qu'est-ce qu'elle a fait ? demanda Antoinette.

– Tout d'abord, elle a à peine connu sa mère, et son père avoue qu'il l'a mal élevée. C'est une voleuse. Elle n'a que quatorze ans mais, malgré son jeune âge, ça l'air d'être une petite putain. C'est le genre dur, qui n'hésite pas à répliquer à son père.

La grosse infirmière esquissa un sourire méchant.

– Laissez-la moi, plus elles sont réticentes, plus je prends plaisir à les mater. Cette fille devra obéir, sinon, elle va se rendre compte de quel bois on se chauffe, ici. Une fois son père parti, on va lui réserver notre petite réception d'accueil pour bien lui faire comprendre que c'est nous

autres, les maîtres.

Et c'est dans cette « Cage d'amour » qu'Hélène Marcoux devait se présenter dès le lendemain... une maison de détention que le Manchot avait lui-même recommandée.

III

Monsieur Marcoux s'inquiète

Le jeune Michel Beaulac, l'ancien policier qui avait été remercié de ses services au sein du corps de police de la CUM et était devenu le principal assistant du Manchot, se préparait fébrilement à recevoir ses camarades de bureau.

Quelques mois plus tôt, il avait fait la connaissance d'une jeune Japonaise, Yamata. Ils étaient tombés amoureux l'un de l'autre. Michel, dans le but de plaire à son amie, avait même transformé son modeste logis, en un véritable intérieur japonais.

Lorsque, pour la première fois, le Manchot et la jolie Candy Varin, une autre employée de l'agence de détectives privés, se rendirent chez Michel, ils furent obligés de se déchausser, de s'asseoir sur le tapis et de manger avec des

baguettes.

Candy, cette grassouillette blonde aux formes très généreuses, ne pouvait comprendre comment Michel avait pu s'habituer à ce changement de vie.

– Pour moi, ça ne pourra pas durer avec sa Japonaise. Michel veut non seulement changer, vivre à l'orientale, mais il oblige sa jeune amie, qui habite le Canada depuis sa plus tendre enfance, à adopter des coutumes qu'elle ne connaissait pratiquement pas.

Et, comme pour donner raison à la prophétie de Candy, il y eut brouille entre Michel et Yamata. L'ex-policier, après son renvoi des forces policières, s'était mis à boire et à fréquenter les milieux de la pègre. Il avait même connu plusieurs prostituées, avant de connaître la Japonaise.

Or, au cours d'une de ses aventures, une de ces filles avait été assassinée et les policiers ne se gênèrent aucunement pour porter des accusations contre Michel et, surtout, pour faire revivre un passé qu'il aurait voulu oublier.

Yamata avait fort mal accepté ces révélations. Michel lui avait toujours dit qu'il ne lui avait rien caché. Il lui avait donc menti.

Mais les deux amoureux eurent une bonne discussion, Yamata pardonna à son grand Michel et le couple retourna vivre dans son modeste logis. Cependant, Michel annonça à ses compagnons de travail :

– Maintenant que Yamata et moi, on s'est réconciliés, on va fêter ça. On vous invite à une réception, chez moi, vous deux et plusieurs autres du bureau.

Il faut dire que l'agence de détectives privés du Manchot avait pris beaucoup d'expansion. En plus de s'occuper d'enquêtes, le Manchot avait établi un véritable service de gardiens de sécurité et de gardes du corps, constitué d'ex-policiers à leur retraite et prêts à travailler, bien souvent, pour tromper leur ennui. C'est le détective Landry, un ami personnel du Manchot, qui prit charge de ce nouveau département.

– J'inviterai Rita, la secrétaire, Landry et son épouse et un ou deux autres des employés que je

connais le mieux.

Mais lorsque le jeune Beaulac annonça au Manchot et à Candy qu'il était prêt à les recevoir le samedi suivant, Candy s'objecta.

– Je suis incapable d'y aller samedi.

– Voyons, Candy, t'es pas pour me faire ça. T'as rien qu'à annuler ta sortie, protesta Michel.

– Mais, je t'ai jamais dit que je sortais. Non, je pourrai pas y aller ce samedi-ci. Remets ça au samedi de la semaine prochaine et j'accepte.

Michel consulta Yamata. Tout le monde semblait d'accord et il fut donc entendu qu'on retarderait la soirée d'une semaine. Michel, cependant, semblait inquiet.

– Je sais pas trop ce qui se passe, mais torrieu que j'aime pas ça, confia-t-il au Manchot. Candy me prépare un mauvais coup.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Oh, je la connais bien, vous savez. Elle me regarde souvent avec son petit sourire en coin. Elle m'a demandé à deux reprises si j'avais hâte à samedi soir. Elle aime ça, blaguer, s'amuser à

mes dépens. J'espère qu'elle viendra pas à la maison faire la folle. Ça va bien entre Yamata et moi, je veux pas qu'elle gâche tout.

– Veux-tu que je lui parle ? demanda Dumont.

– Non, faites pas ça, ce serait pire. Ah, et puis, je m'inquiète peut-être pour rien.

Mais le vendredi soir, avant de quitter le bureau, le Manchot demanda quand même à Candy :

– Veux-tu que je passe te prendre, demain soir ? Je déteste arriver seul à une réception.

– Je regrette, Robert, répondit Candy, je vous remercie de votre offre, mais je dois refuser.

Le Manchot crut deviner la vérité.

« D'après moi, elle s'est fait un ami et elle ne veut pas nous en parler. Elle nous réserve la surprise pour demain soir. »

Et ce samedi-là, vers huit heures trente, Robert Dumont arrivait au logis de son assistant. Ce fut Yamata, vêtue à la dernière mode européenne, qui vint lui ouvrir. Moqueur, le Manchot demanda :

– Faut-il que j'enlève mes souliers ?

– Non, ce n'est plus nécessaire. Entrez, Michel vous attend. Il y a déjà des amis qui sont arrivés.

Le Manchot, en pénétrant dans l'appartement, comprit tout de suite que tout était changé. Michel avait acheté des meubles très modernes, tout le décor de style japonais était disparu.

– Félicitations, dit le Manchot, tu as réellement beaucoup de goût, Michel. C'est moderne, mais pas trop. Je dois t'avouer que j'aime mieux ça que ton décor asiatique.

– Eh bien, boss, félicitez Yamata. C'est elle qui a décidé de transformer notre appartement. Elle en avait assez de vivre à la mode nipponne ! Moi, pauvre imbécile, pour lui faire plaisir, je la forçais à porter continuellement des kimonos, à me servir comme son maître, à manger sur le sol... J'avais oublié que Yamata a été élevée ici et que c'était un véritable sacrifice que je lui imposais.

La jeune Japonaise se mit à rire.

– Ça m'a fait plaisir, pendant un certain temps.

Tu as fait ça, parce que tu m'aimais, Michel, mais je ne pensais jamais que ça durerait aussi longtemps.

– Lorsqu'on s'est réconciliés, à la suite d'une petite mésentente, j'ai promis à Yamata de la laisser décorer notre appartement. Vous voyez le résultat.

Mais, se penchant vers le Manchot, il ajouta :

– Les meubles modernes, c'est cher en torrieu... Si vous pouviez m'aider, boss... vous comprenez ce que je veux dire ?

Le Manchot fit mine de se fâcher.

– Ah, c'est comme ça ! Tu organises une petite fête en pensant m'acheter de cette façon ?

– Excusez-moi. Si vous le prenez sur ce ton-là... Je faisais une farce.

Le Manchot fit rapidement dévier la conversation en demandant :

– Candy n'est pas arrivée ?

– Pas encore, je croyais que vous passiez la prendre à son appartement.

– Non, elle n’a pas voulu.

Ce n’est que vers neuf heures, alors que tous les invités étaient arrivés à l’exception de Candy, qu’on sonna à la porte.

Yamata alla ouvrir et elle poussa un cri. Michel s’élança.

– Qu’est-ce qu’il y a ? Qu’est-ce qui se passe ?

Et soudain, on entendit le grand Beaulac, rire à en perdre le souffle. Il semblait incapable de reprendre son sérieux. On entendait aussi Yamata lui faire des reproches.

– Michel, je t’en prie, ce n’est pas gentil.

– Torrieu, c’est plus fort que moi...
Sacrament ! Je me serais jamais attendu à ça !

Le Manchot, Rita et les autres s’avancèrent. Robert Dumont poussa un cri de surprise :

– Mais c’est Candy ?

Debout dans la porte, Candy était tout à fait méconnaissable. Ses cheveux blonds étaient relevés sur le dessus de la tête. Elle avait la figure excessivement maquillée, mais le teint était

blafard, jaunâtre. Ses yeux, trop noirs, semblaient s'étirer démesurément. Ses lèvres étaient trop rouges. De loin, elle pouvait ressembler à une Japonaise, mais aussi à une poupée de luxe qui aurait fréquenté les bouges les plus connus de Tokyo.

Quant au costume que Candy portait, elle avait dû le payer très cher. Il était orné de plumes, de pierres de toutes sortes. C'était un costume de geisha comme on en porte seulement au théâtre ou au cinéma.

Candy restait figée sur place, comme une statue, devant tous les invités qui se tordaient.

Brusquement, elle tourna le dos et voulut sortir. Mais le Manchot la rattrapa.

– Non, Candy, non, ne pars pas, reste.

Elle se jeta dans les bras de son patron et éclata en sanglots.

– Je suis une idiote, une imbécile. Allez-y, moquez-vous !

– Il faut nous excuser, Candy, fit le Manchot, nous ne nous attendions pas à... ça...

– Moi non plus, fit la belle Candy, tout en larmes.

Michel s’avança :

– Je voulais pas rire de toi, tu sais.

– Toi, espèce de grand niaiseux ! Tu pouvais le dire, non, que tu vivais maintenant comme tout le monde.

Yamata s’avança tout en faisant signe aux autres de s’éloigner.

– Candy, je trouve que vous avez eu une idée magnifique...

– Oh, toi, je t’en prie, la Jap, rajoutes-en pas !

Michel voulut intervenir mais Yamata insista pour qu’il s’éloigne. Une fois seule avec Candy, la jeune femme déclara :

– Ils se sont moqués de vous, d’accord ; mais vous avez cru bien faire. C’est à moi que vous vouliez faire plaisir, n’est-ce pas ?

Candy se trouvait ridicule. Elle se tenait la tête à deux mains.

– Oh, je sais plus. Je me demande si je suis pas

folle. Et dire que j'ai fait retarder votre soirée d'une semaine afin d'avoir le temps nécessaire pour trouver mon costume et préparer cette bouffonnerie.

Yamata insista :

– Et vous avez eu raison de le faire. Je suis Japonaise et votre geste me touche. Maintenant, c'est nous qui aurons le beau jeu.

– Comment ça ?

– Venez avec moi, dans notre chambre. Votre maquillage est passablement défait. Venez.

Candy se laissa conduire comme un enfant. Rapidement, Yamata avait ouvert la porte de sa garde-robe et en sortait un kimono.

– Qu'est-ce que vous faites, Yamata ?

– Nous allons jouer les princesses, les princesses nipponnes, celles qui se font servir, celles qui ont tous les hommes à leurs genoux. Ils ont voulu rire de vous, Candy : tant pis. Je vais leur apprendre les coutumes de mes ancêtres, moi.

Et rapidement, la jolie Yamata se coiffa

comme elle le faisait quelques semaines plus tôt. Elle passa ensuite son kimono, puis aida Candy à refaire son maquillage.

Lorsque les deux jeunes femmes firent leur apparition, on imagine la surprise de Michel et de ses invités. Yamata, prenant la situation en main, faisant croire à tous que certaines vieilles coutumes obligeaient les hommes à traiter les femmes comme des déesses, racontant souvent des légendes, qu'elle inventait au fur et à mesure, faisant croire que ces « déesses » pouvaient même punir leurs sujets, obligea tous les invités mâles à s'agenouiller devant Candy et devant elle. Puis, elle refusa même de servir ses invités et ce fut Michel, heureusement aidé par Rita, la secrétaire, qui dut voir à tout. Candy, évidemment, était redevenue d'excellente humeur et tout le monde décida de rire de la situation. Seul, Michel bougonnait et, en passant près de Candy, il lui murmura :

– Tu as gâché ma soirée, tu vas me le payer.

Alors que la fête battait son plein, le Manchot entendit le signal du « bell-boy » qu'il portait à la

ceinture. C'était son service téléphonique qui voulait le rejoindre.

– Allons, qu'est-ce qui se passe ? dit le Manchot à Michel. J'ai pourtant prévenu la téléphoniste que ce soir, j'étais occupé.

– Ce doit être très important, si on prend la peine de vous appeler. Passez dans la pièce qui me sert de bureau. Fermez la porte. Comme ça, vous serez pas dérangé.

La téléphoniste s'excusa auprès de Dumont.

– Je sais que vous êtes présentement très occupé, mais ça semble très important et très urgent. Il faut que vous rappeliez monsieur Marcoux.

– Marcoux ? fit le détective d'un ton interrogateur.

– Oui, monsieur Ludger Marcoux ; c'est au sujet de sa fille...

Le Manchot se souvenait de la visite que Marcoux lui avait faite une quinzaine de jours plus tôt.

– Il vous a laissé un numéro ?

– Oui.

Le détective décida d'appeler le courtier, quitte à lui fixer un rendez-vous pour le lundi. Sitôt que la sonnerie se fit entendre à l'autre bout du fil, on décrocha.

– Monsieur Marcoux, s'il vous plaît.

– Robert, c'est toi ?

– Oui, qu'est-ce qui se passe, Ludger ? Ma téléphoniste m'a appris que c'était excessivement important que je te rappelle, même si je suis présentement en pleine réception.

– Je m'excuse, Robert, mais je prends l'avion pour Los Angeles, demain matin, à sept heures. J'ai reçu un appel, il y a environ une heure. Une jeune fille. Il s'agit d'Hélène et de la fameuse maison de réhabilitation que tu m'as conseillée.

– Oui, je me souviens, une maison située dans les Cantons de l'Est ?

– C'est ça. Je n'aurais jamais envoyé Hélène dans cette maison si tu ne me l'avais pas recommandée. Eh bien, c'est une jeune fille qui m'a appelé, une jeune fille qui s'est sauvée de la

maison de correction. C'est Hélène qui l'a suppliée de me téléphoner. Cette jeune fille dit que c'est terrible, ce qui se passe dans cette « Cage ». Les filles sont de véritables martyres. Elle dit qu'il y a une matrone qui les frappe, les punit continuellement et personne ne porte plainte.

Le Manchot était mal à l'aise, mais s'efforçait de garder son calme. Si ce que le courtier disait était vrai, il était dans une fâcheuse position, car c'est lui, Robert Dumont, qui avait conseillé à son ami de placer sa fille dans cette maison.

– Écoute, Ludger, si cette fille s'est sauvée, ce n'est sûrement pas un ange. Tu connais ta fille. Toi-même, tu as dit qu'elle était grossière, menteuse, voleuse...

– Je sais, Robert, je sais. Mais ce que cette fille m'a raconté me semble vrai.

– Allons donc, les plaintes auraient été formulées bien avant aujourd'hui ; le gouvernement surveille de telles institutions...

Marcoux l'interrompt.

– Comprenons-nous bien. Je ne t'en veux pas. Tu as pris des renseignements pour moi, tu m'as proposé cette maison et je ne te blâme pas du tout. Mais je m'inquiète pour Hélène, si cette jeune fille disait vrai...

Le Manchot demanda brusquement :

– Je puis l'interroger ?

– Non, elle n'a même pas voulu me donner son nom.

– Et tu crois ce qu'elle te dit ?

– Robert, mets-toi à sa place. On la recherche, présentement. Je dois partir pour quelques jours, je veux t'engager, retenir tes services, je paierai ce que ça coûtera. Il faut que je te voie. J'ai enregistré la conversation de la fille. Nous pouvons nous rencontrer même si c'est au cours de la nuit. Tu me dois bien ça, nous sommes deux vieux amis.

Mais Robert Dumont devinait fort bien la pensée de son ami. Le courtier devait se retenir pour ne pas lui dire : « C'est ta faute si ma fille est là. Tu dois réparer ton erreur ou, du moins,

faire enquête. »

Et le Manchot comprit qu'il lui fallait, sans faute, rencontrer son ami, avant son départ pour les États-Unis. Marcoux était présentement chez lui.

– Attends-moi, je ne tarderai pas.

– Encore une fois, Robert, je m'excuse de te déranger.

– N'en parlons plus, à tantôt.

Le Manchot dut mettre Michel au courant de ce qui se passait.

– Carabine, boss, vous êtes pas pour partir ? On a pas encore lûché.

– La conversation ne s'éternisera pas avec Marcoux. C'est à quinze minutes d'ici. Donc, à moins d'imprévu, dans une heure, une heure trente tout au plus, je serai de retour.

La figure du jeune détective s'illumina.

– C'est vrai, vous allez revenir ? Dans ce cas, on va vous attendre pour se mettre à table. Oh, j'ai une idée, pourquoi que vous emmenez pas

Candy avec vous ?

– Allons, sois donc sérieux. Tu me vois arriver chez Marcoux avec ce... ce bouffon ?

Michel soupira.

– Je vous comprends. Mais torrieu, Yamata devrait arrêter de jouer à la princesse japonaise ; il me semble que ç'a assez duré.

Le Manchot avait endossé son paletot.

– Débrouille-toi avec tes invités et si l'on s'inquiète de mon absence, rassure-les. Je reviens dès que je pourrai.

*

Robert Dumont avait accepté le verre que lui avait offert le courtier.

– Je vais te faire écouter la conversation de la fille. C'est plutôt un monologue, comme tu le constateras.

Le Manchot s'enfonça profondément dans son large fauteuil, alluma un cigare, ferma les yeux et

ne prononça pas une parole tout le temps que dura l'enregistrement de la courte conversation.

Lorsque Marcoux arrêta son appareil, il demanda à son ami :

– Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

Le Manchot se leva lentement, alla déposer son verre sur une petite table de plexiglas et en profita pour secouer son cigare dans le cendrier. Puis, se retournant, il dit au courtier :

– En écoutant l'enregistrement, tu as dû te rendre compte que cette jeune fille était très nerveuse. C'est un peu pour ça que tu n'as pas eu le temps de lui poser de questions.

– Je sais, Robert. Mais ça m'étonnerait que cette fille puisse inventer tout ça. Tu m'as dit que le gouvernement faisait des enquêtes sur ces maisons. Mais les inspecteurs, selon toi, se rendent-ils régulièrement sur les lieux ? Interroge-t-on les filles ? Peut-on leur faire dire la vérité ?

Le Manchot dut avouer qu'il n'en savait pas plus long que son ami.

– Mais les inspecteurs ne doivent pas y aller trop souvent. Peut-être deux ou trois fois par année... et encore. S'il n'y a pas de plaintes...

– Bon, tu raisonnes exactement comme moi, Robert. Des inspecteurs vont dans ces maisons, faire une visite annuelle. On les attend, on prépare les détenues, tout est beau, tout est bien lorsque ces inspecteurs se rendent là. Mais le lendemain, Robert... qui nous dit que ces jeunes détenues ne sont pas maltraitées ?

– Possible que la jeune fille dise la vérité. Mais il y a une question que je me pose. Quel intérêt la propriétaire de cette maison aurait-elle à maltraiter ses pensionnaires ? Tout ce qu'elle risque, c'est de perdre son permis, ou encore ses pensionnaires.

Le courtier admit qu'il s'était, lui-même, posé cette question.

– Et je crois avoir trouvé la réponse. Premièrement, le risque de perdre son permis n'est pas sérieux. Les détenues n'osent pas se plaindre par crainte de représailles. Elles doivent savoir qu'il est excessivement difficile de prouver

qu'elles sont martyrisées. Si quelques-unes portent des marques, on doit les cacher. Donc, pour la perte de permis, je crois que le danger n'existe pas ; mais pour quelles raisons la propriétaire laisserait-elle certaines gardiennes martyriser les pensionnaires ? Pourquoi être aussi sévère ? Si la maison était bien tenue, elle aurait un bon renom. C'est ce que je me suis dit. Pourtant, après avoir bien réfléchi, j'ai changé d'avis.

– Comment ça ?

– Moi, je vis dans un milieu assez fortuné, j'habite un quartier huppé. Jamais il n'y a eu de scandale en rapport avec cette maison de correction et pourtant, quand j'ai pensé à placer ma fille, j'ai cherché à connaître le meilleur endroit et personne ne pouvait me renseigner. Je me suis adressé à toi, un ami, qui travaille avec les policiers.

Le Manchot n'avait pu, lui non plus, renseigner le courtier et il avait dû s'informer aux autorités.

– Donc, cette maison n'est pas connue et

quand j'ai téléphoné, la directrice m'a dit qu'elle pouvait prendre Hélène immédiatement. Donc, une chose est certaine, les pensionnaires ne sont pas nombreuses.

Dumont approuva son raisonnement.

– Si on éduque bien les détenues, si on les redresse, si on leur donne un bon traitement, elles se montreront coopératives et ne resteront là que trois mois. Par contre, si les autorités nous prouvent, à nous, parents, que nos filles sont toujours des mauvaises têtes, qu'elles ne veulent rien savoir et qu'on se doit de les punir, et enfin si nous interrogeons nos filles et qu'on les sent révoltées, qu'arrive-t-il ? On décide tout simplement de les laisser dans cette maison pour un autre trois mois. Donc, il n'est pas nécessaire de renouveler continuellement les pensionnaires. Et au prix que cette femme charge et avec les octrois qu'elle reçoit, elle doit fort bien se tirer d'affaire.

Le Manchot jeta un coup d'œil sur sa montre. Déjà, plus d'une heure s'était écoulée depuis son départ de chez Michel.

– Ludger, dès lundi matin je vais me rendre à Beaulac. Je vais interroger certaines personnes, des autorités de la place, en particulier. Je vais communiquer également avec le ministère de la Justice ; je ne laisserai rien au hasard et, s'il le faut, je ferai une visite surprise dans cette « Cage ». Je saurai bien exactement ce qui s'y passe.

– C'est pour ça que je veux t'engager.

Mais le détective protesta :

– Il n'en est pas question, Ludger. Si ta fille est dans cette maison, c'est un peu ma faute. Je t'ai peut-être mal conseillé.

Et, après une courte discussion, les deux hommes en vinrent à une entente. Le Manchot se rendrait à Beaulac et commencerait son enquête. S'il découvrait quelque chose de suspect, il était clair que cette enquête serait longue, qu'il serait probablement difficile de faire témoigner des filles contre leurs matrones, et qu'il faudrait une enquête plus approfondie.

Ludger remercia son ami.

– Disons que tu me donnes ta journée de lundi, mais pas plus. J’insiste.

– Entendu.

Et le Manchot tenta de rassurer ce père inquiet. Marcoux lui donna même le nom de l’hôtel où il devait descendre, à Los Angeles.

– Je veux que tu me téléphones, lundi soir. Je veux savoir où en sera rendue ton enquête.

– C’est promis.

Et le Manchot retourna chez Michel Beaulac où l’on continua de festoyer jusqu’aux petites heures du matin.

Le dimanche, après avoir dormi quelques heures, le Manchot décida de partir immédiatement pour Beaulac.

Il téléphona à Michel pour le mettre au courant de son projet.

– Tu vas t’occuper du bureau ? Probable que je serai de retour demain soir.

– Ne vous en faites pas, boss, je me charge de tout.

En arrivant à Beaulac, le détective alla flâner dans les parages de cette grande maison qu'on appelait « La Cage d'amour ». Tout paraissait calme. Des jeunes filles s'amusaient sur le vaste terrain, derrière la bâtisse.

Une haute clôture surmontée de deux rangées de fil barbelé semblait vouloir empêcher toute forme d'évasion. Il y avait également de nombreux peupliers plantés à l'extérieur, non loin de la clôture et, pour bien voir la maison, il fallait se glisser entre les arbres.

La clôture était très longue ; elle s'étendait vers la gauche, presque à perte de vue. Un peu plus loin, on pouvait apercevoir une sorte de maison de ferme avec deux bâtiments. Mais cette maison était construite sur le domaine de la maison de détention.

– On dirait une ferme. Probablement que l'on fait travailler les détenues dans les champs.

Ne voulant pas attirer inutilement l'attention, le Manchot décida de rentrer au village, dont elle était éloignée d'environ un demi-mille. Chemin faisant, le détective aperçut un petit hôtel de

campagne. Il y avait une salle de danse avec des spectacles et orchestre. Évidemment, c'était ouvert le dimanche.

– Curieux, si près d'une maison de détention.

Le Manchot entra. Il y avait de nombreux clients, à cette heure-là. On y organisait des concours d'amateurs et on distribuait des prix aux gagnants. Dans le brouhaha des buveurs, une jeune fille tentait d'attirer l'attention en massacrant allègrement un air populaire, en anglais. Le détective prit place à une des rares tables libres et, au bout de dix minutes, une fille vint prendre sa commande.

– Apportez-moi une bière.

Et lorsqu'elle vint le servir, il lui demanda :

– Vous travaillez régulièrement ici ?

– Non, les fins de semaine, seulement.

Pourquoi ?

– Qui est le patron ?

La fille désigna un gros homme, en chemise, les manches retroussées, s'affairant derrière le comptoir.

– C’est lui. Si vous voulez lui parler, vous êtes mieux d’aller au bar. Il est très occupé, pendant l’heure des amateurs.

Heureusement, le programme se terminait et on procéda aux éliminatoires. Ce n’était pas le ou la meilleure artiste qui gagnait, mais bien la personne qui avait le plus d’amis car on procédait par applaudissements. Le maître de cérémonie distribua les cadeaux puis, petit à petit, les clients commencèrent à vider les lieux.

L’orchestre ne recommençait qu’à huit heures. Il y avait donc une heure de repos.

Le Manchot termina sa bière et alla s’asseoir au comptoir. Le gros homme s’approcha :

– Qu’est-ce qu’on vous sert ?

– Vous êtes le patron ? J’aimerais vous dire deux mots en particulier, si vous avez le temps.

– Je suis très occupé...

Le Manchot glissa un billet de deux dollars sur le comptoir.

– J’ai besoin de renseignements. Le gros homme se retourna :

– Rita, cria-t-il, occupe-toi de la caisse, je dois aller au bureau, ce s’ra pas long. Venez avec moi.

Il fit entrer le Manchot dans une petite pièce située derrière le bar. Il y avait là un bureau sur lequel s’empilaient des tas de papiers. Le gros homme débarrassa un fauteuil en jetant dans un coin ce qu’il y avait dessus.

– Si vous voulez vous asseoir.

Mais le Manchot préféra rester debout. Le fauteuil, tout taché, n’était guère invitant.

– J’ai un ami qui a des difficultés avec sa fille et qui a pensé la placer dans la maison, tout près d’ici. Il m’a demandé de prendre certains renseignements. Vous connaissez la propriétaire de cette maison ? Vous arrive-t-il de rencontrer des détenues ?

– Moi, vous savez, je me mêle de mes affaires. Les détenues ne viennent jamais ici... ou presque jamais.

– Donc, vous avez déjà reçu leurs visites ?

– Une ou deux filles sont venues, elles étaient en congé, un congé de quelques heures

seulement. Mais je ne leur ai pas servi de boisson, c'est strictement défendu.

– Vous les avez entendues parler ?

– Non, celles qui sont venues n'ont pris qu'un coke et elles sont parties. Oh, il y en a une qui a bien essayé de flirter avec des gars, mais j'ai arrêté ça tout de suite. Moi, je veux pas de trouble avec la police. Vous êtes de la police, vous ?

Le Manchot tenta de le rassurer de son mieux.

– Non, pas du tout, j'habite près de Magog et mon ami m'a demandé de me renseigner. Alors, si vous savez quelque chose...

Le détective avait tiré un autre billet de sa poche. Il tendit le dollar au patron.

– Si vous voulez un conseil, dites donc à votre ami de placer sa fille ailleurs. Moi, j'peux pas en dire plus. Je sais qu'une fille a réussi à s'enfuir, il y a deux jours, je pense. Ça a fait pas mal de bruit, elle aurait téléphoné au maire et à d'autres personnes.

– Pourquoi ?

– Voyez le maire, il vous le dira lui-même.

Moi, je sais pas. Y a des filles qui ont déjà été battues... Remarquez que c'est ce qu'on répète, mais j'sais pas si c'est vrai. La police a sûrement fait enquête.

Le bonhomme se tenait près de la porte et jetait souvent un coup d'œil en direction du bar. Il avait hâte, visiblement que l'entrevue se termine.

– Et les employés ?

– Y a Maurice, le jardinier, qui vient régulièrement prendre une bière ; mais il parle jamais. Il se tient toujours seul. Puis, il y a une fille, une infirmière, elle s'appelle Antoinette. Ça m'a l'air d'une dure. Ma femme l'aime pas. Je sais qu'elle travaille là. Mais, comme je vous l'ai dit, voyez donc le maire, il vous renseignera mieux que moi.

Et le bonhomme fit signe au Manchot de sortir du bureau. Mais comme le détective passait devant lui, le propriétaire du petit hôtel crut bon d'ajouter.

– Moi, en tout cas, je placerais jamais ma fille là, c'est mon opinion. On appelle ça « La Cage d'amour », mais avec la bande de petites maudites qui se trouvent en dedans, c'est beaucoup plus une cage pour filles perdues.

IV

La loi du silence

Lorsque le Manchot se fut identifié, le maire, un homme d'une soixantaine d'années, le fit entrer dans son salon.

– Vous savez, ici, c'est pas une ville, j'ai même pas un bureau. Alors, vous voulez me parler de la Cage ?

– Exactement.

Le maire aussitôt, déclara :

– Ça fait plusieurs semaines, même plusieurs mois que je demande une enquête sur cette maison de détention, mais personne ne veut m'écouter.

Il offrit à boire au Manchot. Il paraissait très impressionné par la présence de ce détective dont tout le monde parlait. Alfred Labonté en était à

son deuxième mandat comme maire de Beaulac.

Tout en servant deux verres de gros gin, il déclara :

– Vous savez, les conseillers, ici, ils veulent pas de trouble. Tout d’abord, quand j’ai reçu une plainte d’une fille...

– Quand ?

– Oh, ça doit faire trois mois. Elle avait terminé son séjour et elle m’a dit que je devrais faire fermer cette maison, que c’était la pire maison de correction qu’elle connaissait. C’était pas une petite sainte, ça faisait plusieurs maisons du genre qu’elle fréquentait.

– Alors, qu’avez-vous fait ?

Le maire s’assit sur le divan, croisa sa jambe et, mal à l’aise, il déclara :

– Qu’est-ce que vous voulez faire dans un cas comme ça ? J’ai écrit au gouvernement provincial. Un type est allé à la maison, puis il est venu me voir, disant que tout était normal. Puis, d’autres filles ont réussi également à porter plainte. Moi, j’ai réuni le conseil. Ç’a pas été

facile. Les conseillers, c'est une gang de maudits paresseux. C'est vrai que ça paye pas gros et puis... ils ont tous peur de se faire critiquer. Mais trois ont quand même accepté de prendre rendez-vous avec madame Sagard. On est donc allés à quatre pour visiter la maison. On a été reçus comme des rois. Les filles, les détenues, étaient toutes bien vêtues, toutes souriantes et on a pu leur poser quelques questions.

Le Manchot l'interrompt.

– Avez-vous pu leur parler, sans la présence des gardiennes ?

– Pour ça, non. Madame Sagard et son bras droit, l'infirmière, mademoiselle Désy, nous suivaient pas à pas. Moi, j'ai pas aimé ça. Si on posait une question, les filles répondaient comme si elles avaient appris une leçon.

– Il y a une gardienne qui se prénomme Antoinette ?

– C'est l'infirmière, mademoiselle Désy. Vous savez, elles sont seulement deux pour diriger toute cette maison.

– Allons donc, c’est impossible.

– C’est pourtant le cas. Chaque détenue a sa tâche à remplir. Quelques-unes s’occupent du ménage, d’autres de la cuisine. Celles qui se conduisent le mieux deviennent des sortes de surveillantes.

Lentement, évitant de grimacer, le Manchot trempa les lèvres dans son verre de gin, en prit une petite gorgée, puis demanda :

– Vous trouvez ça normal ? Des détenues qui sont surveillées par d’autres détenues ?

– Bah, y a pas grand danger. On ne peut pratiquement pas se sauver. Le soir, la clôture est électrifiée. Si une fille cherche à se sauver, elle peut être électrocutée. Mais pour en revenir à notre visite, on nous a fait voir les chambres, les dortoirs, la cuisine : tout était reluisant de propreté. Mais y a un endroit qu’on voulait nous empêcher de voir.

– Comment ça ?

– Nous étions dans le corridor, et il y avait une porte tout au bout. J’ai voulu savoir ce qu’il y

avait là et madame Sagard a répondu : « Une chambre à débarras. » Mais à peine deux minutes plus tard, une jeune détenue sortait de cette pièce et appelait : « Mademoiselle Antoinette, vous feriez mieux de venir, Lisette ne se sent pas bien. » Madame Sagard était très mal à l'aise, d'autant plus qu'un de mes conseillers a demandé comment il se faisait que quelqu'un se trouvait dans la chambre à débarras. Alors madame Sagard se mit à rire, mal à l'aise. « C'est de cette porte que vous parliez, tantôt ! Oh, je m'excuse, je croyais que c'était celle de gauche. Non, ça, c'est notre infirmerie. Présentement, une détenue est malade. Il ne faut pas la déranger. » Mais j'insistai tellement que la patronne fut bien obligée de nous conduire et de nous laisser entrer. C'était loin d'être drôle. La fille, couchée dans le lit, avait des marques dans le visage et sur les bras. Madame Sagard nous a expliqué que la fille s'était battue avec une compagne. « Ces filles ne sont pas des anges, vous savez. N'oubliez pas qu'ici, c'est une maison de correction. Donc, parfois, il y a les querelles entre les filles. » La malade était consciente. Je voulus lui parler, mais

Antoinette nous ordonna de sortir.

Le Manchot demanda, surpris :

– Et vous n’avez pas insisté ?

– On ne pouvait pas. Ensuite, quand on est sortis de la maison, on a fait une séance du conseil. Deux des conseillers qui étaient venus avec moi ne voulaient pas qu’on porte plainte. Selon eux, tout était normal. Évidemment, les trois qui avaient refusé de nous accompagner étaient de leur avis. Nous n’étions que deux pour protester et l’affaire fut enterrée. Mais hier, ça a recommencé.

– Comment ça ?

– La police provinciale est arrivée. Une fille a réussi à se sauver.

– Mais de quelle façon ?

Le maire expliqua :

– Le jour, la clôture n’est pas électrifiée. Il paraît que la fille avait réussi à attacher un câble à un arbre. Puis, elle a mis une sorte de crochet au bout du câble et l’a lancé par-dessus la clôture. Le crochet s’est bien pris. La fille s’est alors

glissée en se tenant solidement au câble. Elle est arrivée jusqu'au haut de la clôture et elle a sauté dans une branche de peuplier, de l'autre côté. C'est quand madame Sagard a vu le câble tendu entre l'arbre et la clôture qu'elle a compris. Elle a réuni ses filles, identifié celle qui s'était enfuie et a prévenu les parents et la police.

Et c'est alors que le maire avoua au Manchot qu'un peu plus tard, ce samedi-là, il avait reçu un appel.

– J'sais pas si c'était une farce. En tout cas, c'était une fille ou une femme qui parlait. Elle m'a dit que c'était elle qui s'était sauvée, qu'il fallait faire fermer cette maison. Toutes les filles ont peur, elles sont battues, paraît-il, mais jamais elles ne le diront, c'est la loi du silence.

Le Manchot se leva. Le maire lui offrit un autre verre, mais le détective refusa.

– Il y a des choses que je ne puis comprendre.

– Quoi donc ?

– Il n'y a que deux femmes qui dirigent cette institution et une quinzaine de détenues s'y

trouvent. Vrai ?

– C'est bien ça.

– Pourquoi, alors, ces filles se laissent-elles faire ? Elles sont assez nombreuses pour se révolter.

Le maire se mit à rire.

– Baptême ! Elle est bonne, celle-là. Les grands esprits se rencontrent. J'ai posé à la fille la même question que vous. Savez-vous ce qu'elle m'a répondu ?

Il y eut un silence de quelques secondes. En bon politicien, monsieur le maire savait préparer ses effets.

– Elle m'a dit qu'il y avait deux patronnes, mais il existe également le groupe des protégées. Si j'ai bien compris, c'est quatre ou cinq filles qui reçoivent des permissions spéciales, qui peuvent même, de temps à autre, passer une nuit au dehors sans que les patronnes disent un mot. Alors, ces quatre ou cinq filles-là sont aussi dangereuses que les gardiennes.

Le détective en avait assez entendu. Il lui

fallait absolument poursuivre son enquête. Mais il savait fort bien qu'il se heurterait à la fameuse loi du silence. Soudain, il songea au jardinier.

– Mais il y a un homme qui habite là.

Le maire le corrigea :

– Pas avec les filles ! Vous voulez parler de Maurice, le jardinier. Il habite dans une maison, assez éloignée de la « Cage ».

– Oui, je sais, j'ai jeté un coup d'œil sur le domaine.

Et le Manchot demanda au maire s'il avait pensé poser quelques questions à ce jardinier.

– Oui, mais Maurice, il parle pas. Vous comprenez, il vit bien. C'est un veuf. Il fait des journées bien ordinaires, il est nourri, logé et reçoit un salaire. Le soir, il sort quand il veut. Alors, il n'est pas pour mordre la main qui le nourrit.

– Pourtant, murmura le détective, il doit quand même savoir ce qui se passe à l'intérieur des murs de cette cage ?

– Probablement. Je sais que, tous les jours,

c'est une détenue qui lui apporte ses repas. Mais c'est jamais la même et la fille n'a pas le droit de lui parler.

Les yeux du Manchot brillèrent étrangement.

– Ça me donne une idée.

– Laquelle ?

Comme s'il se parlait à lui-même, le détective déclara :

– Jamais on ne me persuadera que ce Maurice ne parle pas aux filles. S'il est seul, quand bien même que ce ne serait que quatre ou cinq minutes par jour avec l'une d'elles, il est facile de lui adresser la parole.

– Possible, mais maintenant que j'ai une petite idée de ce qui se passe dans cette maison, ce doit être sûrement une petite privilégiée qui livre les repas.

– J'aimerais causer avec le jardinier.

– C'est facile, je peux l'appeler. Il a le téléphone. Il vous ouvrira la grande porte. Car faut vous dire qu'il doit toujours passer par la grande porte quand il sort et, le soir, il doit rentrer

avant minuit. Autrement, il est obligé de passer la nuit dehors. Après minuit, tout le monde dort et personne ne peut lui ouvrir. Même s'il a la clef, il ne peut entrer, à cause du courant électrique, vous comprenez.

– Vous vous entendez bien avec le jardinier ?

– Maurice ? Oui. On s'est jamais chicanés et je sais qu'il a voté pour moi aux dernières élections.

– Si vous lui demandiez de venir ici. Je pourrais lui causer plus facilement, sans attirer attention.

– Facile, je vais lui téléphoner tout de suite.

Comme le maire décrochait le récepteur, le Manchot lui recommanda :

– Ne lui dites pas pourquoi. Il se méfierait. Car lui aussi doit connaître la loi du silence.

*

Maurice Lanneau avait accepté de se rendre

chez le maire, même si ce dernier avait refusé de lui dire ce dont il s'agissait.

Mais lorsque Labonté lui présenta le Manchot, le jardinier prit un air renfrogné. Il se laissa tomber dans un fauteuil qui lui tendait les bras, refusa le verre que le maire lui offrait, puis murmura :

– Vous êtes pas correct, monsieur l'maire. J'vous l'ai dit, ma job... c'est ma job et demandez-moi pas d'en parler. Moi, quand on m'a engagé, c'était une des conditions. Pas un mot sur mon travail, sur les filles que je vois...

Le Manchot demanda brusquement :

– Avez-vous quelque chose à cacher ?

– Pas du tout. Mais je tiens à ma place, j'aime ça et je veux pas la perdre.

Brusquement, il se leva.

– Maintenant, vous allez m'excuser...

– Un instant, fit le Manchot. Je ne vous poserai aucune question. Je vais simplement vous demander de coopérer avec nous.

– Mais qu'est-ce que vous voulez faire, au juste ?

– Puisque vous refusez de répondre à toute question, répondit sèchement le détective, permettez-moi de ne pas vous donner de détails. Tout ce que je demande, c'est votre coopération pour quelques jours et vous serez payé pour ça.

Immédiatement, la figure de l'homme changea. L'argent semblait l'intéresser énormément.

– Si vous payez, c'est différent... je veux dire que... enfin, je peux pas parler, mais peut-être que... ça dépend ce que vous désirez.

– Depuis quand travaillez-vous pour madame Sagard ?

– Un peu plus de six mois.

– Vous avez pris des vacances ?

– Jamais. Il n'en est pas question. Madame Sagard peut pas se passer de moi et elle n'accepterait pas de me remplacer. Si vous saviez les enquêtes qu'elle a faites avant de m'engager...

– Mais si vous étiez malade, si le médecin

vous obligeait à prendre quelques jours de repos... ou encore, s'il y avait de la mortalité dans votre famille... elle serait obligée de vous donner un congé.

– Peut-être un jour ou deux, mais pas plus ; elle pourrait se débrouiller à ce moment-là.

Mais, le Manchot poursuivit son idée.

– Si vous, vous lui recommandiez quelqu'un, un ami ou encore un parent qui prendrait votre place, vous croyez qu'elle refuserait ?

– Oui... à moins que... enfin, faudrait que ce soit un jardinier, puis quelqu'un qui ferait comme moi, qui ne parlerait pas aux filles, qui resterait dans sa maison...

– Combien gagnez-vous par semaine ?

– Soixante-dix piastres, mais je suis habillé, nourri, logé, ça vaut bien plus que ça.

– Tout de même, vous êtes à son service, sept jours par semaine, vous recevez dix dollars par jour, si on établit une moyenne... Eh bien, je vous donnerai exactement la même chose, fit Dumont d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Il vous

faudra voir madame Sagard au plus tôt, aujourd'hui, si possible. Demain, vous pourrez lui présenter celui qui vous remplacera. Nous allons tout de suite préparer notre petit scénario.

*

Pendant que le Manchot était en sérieuse discussion avec le maire et le jardinier, l'évasion récente avait fait beaucoup de bruit à la maison de détention et des événements importants s'y préparaient.

Un groupe de détenues, profitant des heures de récréation plus nombreuses le dimanche, discutaient vivement.

Mariette, une des meneuses parmi les filles les plus révoltées, déclara :

– On devrait toutes essayer de faire comme Sylvette.

Odyllé, une des préférées de madame Sagard, avait tout entendu. Aussi, elle s'approcha du groupe. Aussitôt, le silence se fit. On semblait

craindre cette fille.

– Je vous ai entendues, fit Odylle avec un petit sourire moqueur.

Louise, une des filles les plus âgées, grande, plutôt grosse, et apparemment capable de se faire respecter, se planta droit devant la jeune Odylle.

– Toi, ma petite vache, t’es mieux de fermer ta grande gueule. On te connaît, le chouchou d’Antoinette, la grosse torche.

Odylle ne recula pas d’une semelle.

– Si tu penses me faire peur, tu te trompes. À part ça, j’ai des petites nouvelles pour vous autres. La Sylvette aurait jamais été capable de sacrer le camp si elle avait pas eu d’aide. Vous savez qui l’a aidée à tendre son câble ? Vous savez qui occupait Antoinette et madame Sagard pendant qu’elle passait de l’autre côté de la clôture ? Moi.

Les filles ne semblaient pas la croire ! Odylle continua :

– Vous pensez que j’approuve tout ce que font ces deux folles ? Eh bien, vous vous trompez.

Toi, Hélène...

La jeune Marcoux était la plus nouvelle du groupe.

– Tu te souviens de ton initiation ? Antoinette s’est amusée à t’obliger de faire des choses dégradantes, comme lui lécher les bottes, te mettre nue devant toutes les filles et nous obliger à te fouiller par tout le corps, au cas où tu cacherais de la drogue. Tu te souviens ?

Hélène, fort abattue depuis que la « Cage » s’était refermée sur elle, ne répondit même pas. Telle une personne qui se sent coupable, elle n’osait pas lever les yeux et affronter ses compagnes.

Maintenant, toutes les filles semblaient apporter plus d’attention aux propos d’Odyllé.

– Demande aux autres pensionnaires, parle-leur des dernières initiations. On t’aurait coupé les cheveux et même rasé la tête, si j’étais pas intervenue.

Puis, se tournant vers les autres, les deux poings sur les hanches, d’un air arrogant, Odyllé

demanda :

– Vous me prenez pour une folle ou encore, une lesbienne ? Si j’en étais une, je jetterais sûrement pas mon dévolu sur Antoinette, pas quand il y a ici des filles de mon âge qui sont attirées par les autres femmes.

Quelques-unes protestèrent :

– Si tu veux porter des accusations, s’écria Monique, nomme les filles ou ferme-la.

Mais, d’autres, de crainte de se voir juger par leurs compagnes, n’étaient pas du même avis que Monique.

– Vous parlez de vous évader ? Je vous blâme pas, bien au contraire, je suis prête à vous aider. Je vous demanderai même pas quelles sont celles qui veulent s’évader. Demain, je serai de garde, durant la soirée. Je ferai semblant de dormir. L’une d’entre vous aura rien qu’à me voler mes clefs, à couper le courant et vous pourrez fuir.

– Tu vas venir avec nous ? demanda Louise.

– Non. Il faut que je reste en arrière pour continuer à surveiller celles qui resteront. Et puis,

si je me sauve, j'aurais pas à conter une histoire aux patronnes. Je suis certaine que madame Sagard me croira.

Les filles étaient hésitantes. Devait-on faire confiance à Odylle ? Louise, enfin, prit la parole.

– O.K., dit-elle, on va te croire. Mais je te préviens, Odylle, si tu nous vends, tu vas le regretter toute ta vie. Compte sur moi pour ça. Des révoltes, j'en ai déjà organisé. Dans des batailles, une fille peut se faire blesser facilement... Par exemple, recevoir un coup de ciseaux dans les yeux...

Monique demanda alors :

– Quelles sont celles qui sont prêtes à entrer dans le coup ?

Des mains se levèrent. Monique compta six filles.

– Toi, Hélène, t'embarques pas avec nous autres ?

– Oh non, papa ne me le pardonnerait pas.

Louise intervint :

– Allons, laisse-la tranquille ; une nouvelle n'a pas assez de cran pour se sauver.

Brigitte paraissait inquiète.

– C'est bien beau, ça, se sauver, mais où voulez-vous qu'on aille ? On peut même pas se montrer en public. Pas de maquillage, pas de bijoux...

– Moi, j'ai réussi à cacher les miens, fit la petite Denise.

Odyllé, à la surprise de toutes, déclara :

– Moi, je vous en passerai des bijoux. Antoinette a pas confisqué les miens ; vous le savez d'ailleurs.

Aussitôt, plusieurs se mirent à parler en même temps.

– Moi, je veux ton collier en pierres de lune, s'écria Jacqueline.

– Et moi, tes boucles d'oreilles en forme de cœur, fit Mariette.

Odyllé imposa le silence.

– Je verrai, je verrai, je distribuerai mon

« stock » de mon mieux, mais à la condition que vous me remettiez le tout.

Toutes promirent. Quelques filles s'éloignèrent du groupe. Elles avaient trop peur des patronnes pour tenter l'évasion. Louise compta celles qui restaient.

– Six, c'est pas yable ! Vous êtes des peureuses, cria-t-elle d'une voix forte à celles qui s'éloignaient.

Odyllé leur ordonna :

– Éloignons-nous, faut pas attirer l'attention. On a jusqu'à demain soir pour bien préparer notre coup. Et quand vous serez libres, j'espère que vous vous gênez pas pour raconter tout ce qui se passe ici dedans.

Mais Mariette, un petit sourire au coin des lèvres, une lueur vicieuse dans les yeux, murmura :

– Une fois libre, moi, je me jette sur le premier mâle que je rencontre et je lui demanderai de me faire l'amour pendant des heures et des heures.

– Moi aussi, fit Louise, je vais chercher un

homme, mais pas le premier venu. J'en chercherai un riche que je plumerai en quelques jours, fiez-vous sur moi pour ça.

Monique semblait la plus enthousiaste :

– Eh que j'aimerais donc être un oiseau pour voir la tête des deux folles, lorsqu'elles se rendront compte qu'on leur a faussé compagnie !

Rien ne semblait vouloir arrêter ces filles.

V

Le nouveau jardinier

Le jardinier frappa à la porte du bureau de madame Sagard. Lorsque la directrice lui cria d'entrer, Maurice glissa la tête dans l'entrebâillement.

– Je peux vous parler ?

– Qu'est-ce que vous faites ici, Maurice ? Vous savez qu'il vous est défendu d'entrer dans la maison.

Le jardinier, fort mal à l'aise, tenait un papier entre les mains et il le tripotait nerveusement.

– C'est que je viens de recevoir un télégramme. Ma sœur est très malade, mourante.

Il lui tendit le télégramme et la directrice y jeta un coup d'œil.

– Elle insiste pour me voir, comme vous

pouvez le constater. Je suis son seul parent. Alors j'aimerais m'absenter pour quelques jours.

Madame Sagard ne s'attarda pas inutilement à réfléchir. Elle répondit avec un calme plat :

– Allons, Maurice, vous savez bien que c'est tout à fait impossible.

– Attendez, madame, j'ai pas terminé. Je me suis trouvé un remplaçant.

– Ah ! Et qui est ce remplaçant ?

Le jardinier parut plus encouragé.

– Mon neveu, Gustave. Il connaît rien qu'une chose : la terre. Il a été élevé sur une ferme, il approche la trentaine. Je dois avouer que c'est peut-être pas la tête à Papineau. Il est très timide, il parle très peu. Vous lui demandez n'importe quoi, il répond toujours oui.

Madame Sagard s'écria :

– Mais si ce jeune homme ne sait rien refuser, mes jeunes détenues pourront user de lui.

– Jamais il osera leur adresser la parole.

– Avant de prendre une décision, fit madame

Sagard, il faudrait que je consulte Antoinette et, surtout, que je questionne votre neveu.

– C’est tout à fait normal, madame. Aussi, demain, Gustave viendra ; je vous le présenterai et, si vous l’acceptez, je lui montrerai le travail. Je partirais mardi matin ou lundi soir et reviendrais le plus tôt possible.

Enfin, la directrice parut prendre une décision.

– Bon, dans ce cas, nous verrons votre neveu demain et ensuite, nous aviserons. Mais, ne vous faites pas d’idées, je ne vous promets absolument rien.

Dix minutes plus tard, Maurice téléphonait au Manchot qui s’était loué une chambre à l’hôtel du village.

– Elle accepte de recevoir mon supposé neveu, demain.

– Je m’en occupe immédiatement, monsieur Lanneau.

Le détective se mit en communication avec son bureau. Malheureusement, Michel Beaulac était absent et c’est à Candy qu’il expliqua la

situation.

– Je veux donc que Michel se rende à la maison de détention, demain avant-midi et qu’il demande le jardinier, Maurice. Je préfère qu’il ne cherche pas à entrer en communication avec moi. Si on nous voit ensemble, ça pourrait éveiller les soupçons.

– Comptez sur moi, Robert, je saurai bien lui expliquer la situation.

Et lorsque le grand Beaulac revint au bureau, l’impressionnante blonde l’attendait.

– Le patron te demande, dans les Cantons de l’Est, il a besoin de toi.

– Tout de suite ?

– Pas exactement, il veut que tu sois là demain, mais assez tôt. Il t’a trouvé un rôle tout à fait à ta hauteur. Tu devrais pas avoir de difficulté à le remplir.

– De quoi s’agit-il ?

– Jardinier !

– Torrieu, mais je connais rien dans les fleurs,

moi.

– Tout ce que tu vas avoir à faire, à cette période-ci de l'année, c'est de préparer la terre pour les semences. Tu sais conduire un tracteur ?

Beaulac parut rassuré.

– C'est pas jardinier, ça, mais cultivateur. Je suis capable ; j'ai passé plusieurs fois mes vacances d'été sur la terre de mes oncles, lorsque j'étais enfant. Mais, je suppose qu'il y a une enquête à mener ?

– Oui.

Candy le mit rapidement au courant des derniers développements dans l'affaire de la maison de détention.

– En remplaçant le jardinier pour quelques jours, tu seras tout près des filles. Il faudra mener ton enquête, mais en étant excessivement prudent. J'ai rassuré Robert. Je lui ai dit que tu serais formidable dans un rôle d'imbécile... un peu arriéré mental sur les bords.

– Pis tu trouves ça drôle !

– Mais je suis loin de m'amuser, c'est

exactement le rôle que tu dois remplir. En un mot, t'auras rien qu'à être naturel.

*

Il était environ onze heures du matin lorsqu'un grand jeune homme sonna à la porte de la barrière de la maison de détention. Une voix résonna dans un haut-parleur.

– Oui, qui est-ce ?

Le jeune homme sursauta, regarda autour de lui, se demandant d'où venait cette voix.

– Hein ? Quoi ? Qui a parlé ? Où êtes-vous ? Cachez-vous pas. Vous essayez de me faire peur.

Mais la voix reprit :

– Monsieur, c'est un système de communication. Vous pouvez parler. Il y a un micro et un haut-parleur dans le petit appareil, juste à droite.

Le jeune homme aperçut la sorte de boîte d'où sortait la voix. Il se pencha et colla sa bouche,

criant à tue-tête :

– C’est moi, Gustave, mon mon oncle veut me voir, y veut que je le remplace comme jardinier.

– Un instant, je m’informe.

Environ trois minutes plus tard, Maurice, le jardinier apparut. Il appuya sur un bouton et la grande porte s’ouvrit.

– Gustave ! Comme ça me fait plaisir de te voir !

Michel Beaulac serra la main du jardinier.

Pour la circonstance, le détective avait endossé une grosse chemise à carreaux, des jeans trop courts pour lui, un parka très usé et, même si la température était déjà passablement chaude – c’était le début du printemps –, il portait un casque de fourrure et de grosses mitaines.

– Salut mon oncle ! Je me suis habillé chaudement, j’pensais qu’il faisait plus frette par icitte. Mais j’ai eu chaud avec mon casque, dans l’autobus.

– T’avais rien qu’à l’enlever.

Michel rit bêtement.

– J’y avais pas pensé.

Les deux hommes se dirigèrent vers la maison. Lorsqu’il fut certain qu’on ne pouvait plus entendre leur conversation, Maurice demanda :

– Vous êtes Michel Beaulac ?

– C’est bien ça.

– Vous jouez fort bien votre rôle. Mais, je trouve que vous avez exagéré un peu.

– C’est que je veux absolument être engagé.

Madame Sagard fit entrer Maurice et son supposé neveu dans le bureau. Antoinette, dans son uniforme blanc, se tenait dans un coin de la pièce. Elle paraissait étudier attentivement le nouvel arrivé.

– Madame Sagard, je vous présente mon neveu, Gustave.

Michel retira son casque. Il avait les cheveux séparés en plein milieu, ce qui lui donnait un air parfaitement idiot. Pour compléter le maquillage, il s’était collé une épaisse moustache, mal taillée,

qui lui pendait sur les lèvres. Michel tourna son casque entre ses doigts, d'un air timide.

– J'suis bien content de vous rencontrer, madame. Mon oncle m'a beaucoup parlé de vous..

– Il vous a expliqué votre travail ?

– Vous avez pas à être inquiète. Cultiver la terre, y a rien que ça que je sais faire.

– Votre oncle vous a parlé de notre maison ? demanda madame Sagard.

– Très peu, répondit Maurice en coupant la parole à Michel. Il sait qu'il doit demeurer dans sa maison et jamais parler aux filles.

Michel, soudain, parut excessivement nerveux. Brusquement, il se tourna du côté de Maurice.

– Mon oncle, j'pense que j'pourrai pas. J'ai entendu des gens parler dans l'autobus. Vous me l'aviez pas dit. Il y a plusieurs filles, ici. Moi, je savais pas. J'aurais pas accepté de vous remplacer.

Pour la première fois, Antoinette s'avança pour se mêler à la conversation.

– Ne me dites pas qu’un beau grand jeune homme comme vous, vous avez peur des filles ?

– Oui, murmura Michel. Maurice, en homme à l’imagination fertile, sauta sur l’occasion qui se présentait.

– Faut que je vous explique la situation, madame. Mon frère devenu veuf alors que Gustave était très jeune, s’est remarié avec une femme beaucoup plus jeune. Gustave a jamais accepté sa belle-mère. Il a développé une aversion contre elle, aversion qui s’est étendue à toutes les femmes.

Antoinette était toute souriante.

– Vous avez une petite amie ? demanda-t-elle.

– Non et j’en veux pas, fit Michel. Toutes les femmes sont méchantes...

Puis, se rendant compte qu’il venait de dire une bêtise, il se reprit :

– Pas toutes, mais presque.

L’infirmière se tourna du côté de sa patronne :

– Moi, madame, je crois que ce gentil garçon

nous ferait un excellent remplaçant.

Mais, pour la seconde fois, Michel se fit hésitant.

– Les filles, bredouilla-t-il, j’aurai pas affaire à elles ?

Madame Sagard le rassura :

– Vous n’aurez même pas à leur parler, jeune homme. Vous ne les verrez pratiquement pas. Tout d’abord, vous n’avez pas à pénétrer dans cette maison. Vous resterez dans la demeure de votre oncle. Évidemment, Antoinette et moi, nous ne pouvons voir à tout. Une jeune fille ira vous porter vos repas. Mais les ordres sont stricts, vous n’avez pas à causer avec elle.

Le jardinier remercia chaleureusement madame Sagard.

– Je vais lui montrer tout le travail, cet après-midi ; je partirai demain. J’essaierai de m’attarder le moins possible.

Une fois dans la maison du jardinier, Michel téléphona au Manchot pour lui apprendre la bonne nouvelle.

– J’ai très bien joué mon rôle, boss ; si vous m’aviez vu, vous auriez été fier de moi.

Durant le reste de la journée, Maurice apprit le travail à Michel. Deux jeunes filles vinrent, tour à tour, porter les repas du midi et du soir. Elles ne dirent pas un mot, mais regardèrent si curieusement Michel que le jardinier crut bon d’expliquer que son neveu le remplaçait durant quelques jours.

Il y avait un autobus qui quittait Beaulac vers onze heures du soir. Maurice décida de le prendre.

– Autrement, je devrais coucher ici et attendre à demain matin, à six heures trente. Comme vous pouvez le constater, j’ai seulement une chambre. Vous seriez obligé de dormir sur le divan et c’est pas tellement confortable.

– Vous téléphonerez à monsieur Dumont lorsque vous serez rendu à Montréal ?

– Oui. J’ignore encore à quel hôtel je vais descendre. En tout cas, je vais me payer une petite vacance.

Le soir, vers dix heures trente, portant une petite valise, Maurice Lanneau quittait sa maison, recommandant fortement à Michel de ne pas sortir de peur d'éveiller les soupçons.

– Demain, vous pourrez probablement causer avec quelques filles, mais soyez prudent. Méfiez-vous de quelques-unes d'entre elles, de quatre particulièrement, Odylle, Louise, Laurette et Muriel. Elles travaillent souvent comme gardiennes et elles sont capables de tout rapporter. Je peux pas vous en dire plus long.

Le détective avait soigneusement noté ces quatre noms. Il eut beau questionner le jardinier, ce dernier ne voulait pas parler.

– Mais, torrieu, parmi toutes ces filles, il doit quand même y en avoir quelques-unes qui vous ont fait des propositions ? Elles sont privées d'hommes et c'est pas des modèles de vertu !

– Pour ça, vous avez raison. Mais je trouve que ces jeunes font pitié. Je dirais qu'elles sont presque toutes malades. Plusieurs d'entre elles vivent comme dans un rêve. Elles se sont créé un monde bien à elles, elles y vivent renfermées, en

dehors de la réalité. Mariette et Liliane m'ont déjà laissé entendre qu'elles aimeraient faire l'amour avec moi. Lisette, celle qui s'est sauvée, une fois, est allée beaucoup plus loin. Rentrant de mon travail, je l'ai trouvée nue, dans ma chambre. Mais ça fait déjà quelques semaines de ça. Vous pouvez me croire, j'ai pas abusé d'elle. Je risquais peut-être de me réveiller en prison pour plusieurs années, si je l'avais écoutée.

Une fois le jardinier parti, Michel téléphona à l'hôtel où le Manchot avait sa chambre.

– Impossible de savoir si cette maison est bien tenue ou non. Le travail que vous m'avez confié sera pas facile. Même si j'ai réussi à gagner la confiance de la direction, on va me surveiller de près. Les directives sont sévères. J'ai tenté de tirer les vers du nez au jardinier, mais il refuse de parler. Vous voulez mon avis ?

– Tu peux toujours le donner, même si je trouve qu'il est un peu tôt pour ça.

– Il se peut que certaines filles aient été trop punies, mais faut pas oublier que c'est des délinquantes qui sont ici et qu'elles doivent pas

toujours se conduire comme des anges. En tout cas, demain, je tâcherai de causer un peu plus longuement avec celles qui viendront me porter les repas. Pensez-vous que je devrai demeurer longtemps ici ?

– Je l’ignore, peut-être trois ou quatre jours. Moi, demain midi, je retournerai au bureau. Quand tu croiras que tu en sais suffisamment long pour qu’on puisse, soit porter une accusation, soit rassurer Marcoux, tu me le feras savoir. Le jardinier doit me téléphoner ; je pourrai le rejoindre facilement et il reprendra son travail sitôt ton enquête terminée.

Pendant que Michel causait avec son patron, dans la grande maison, d’autres événements se préparaient. Six filles avaient décidé de tenter de s’enfuir. Une fois en dehors des murs, elles devaient demeurer en contact. Toutes étaient prêtes à porter des accusations contre les directrices de la « Cage ».

Vers onze heures, ce soir-là, madame Sagard et Antoinette se retirèrent dans leurs appartements. C’est Odylle qui montait la garde

jusqu'à quatre heures du matin ; puis, c'était la petite Denise qui prenait la relève.

À minuit, tout le monde semblait dormir. C'est alors que Mariette apparut, sans bruit.

– Nous sommes prêtes, murmura-t-elle.

– Je vous donne quinze minutes, dit Odylle. Je coupe le courant et vous pourrez ouvrir la barrière. Ensuite, je le remettrai. Je veux pas que Denise sonne l'alarme à quatre heures du matin. Quand les patronnes poseront des questions, je leur dirai que je me suis endormie et que vous avez profité de mon sommeil pour couper le courant.

La grosse Louise, qui s'était approchée, avait entendu la conversation.

– T'es folle, Odylle. Tu réfléchis pas deux secondes. Jamais Antoinette va te croire. Ça tient pas debout, ton histoire. Si tu coupes le courant, tu dois pas le remettre.

– Mais, pourquoi ?

– Parce que tu ignores qu'une d'entre nous l'a coupé durant ton sommeil. Si Denise s'en rend

compte, à quatre heures, même si elle donne l'alarme, nous serons déjà loin. Si le courant est remplacé, les patronnes te demanderont qui a pu le remettre ? Tu aurais de drôles d'explications à fournir. Non, tu dois laisser le courant coupé jusqu'à ce que Denise te relève.

On dut admettre que Louise avait raison. Les six filles, dirigées par Mariette et Louise sortirent sans encombre. Quant à Odylle, bien pelotonnée dans son fauteuil, elle dormait profondément lorsque la petite Denise vint prendre la relève.

– T'es chanceuse que les patronnes ne se soient pas levées. Elles n'admettent pas qu'on sommeille quand on monte la garde.

– Bah, moi, je fais ce que je veux. Si elles pensent que je vais passer des heures à veiller inutilement. Quand le courant est mis, personne peut sortir de la maison, tu le sais bien.

Et Denise ne songea même pas à vérifier, voir si le bouton de contact avait été poussé, établissant le système de protection électrique de la clôture.

À sept heures, ce matin-là, toutes les filles qui habitaient la maison, furent éveillées par des cris perçants.

Madame Sagard fut la première à sortir de sa chambre pour s'informer de ce qui se passait. Elle aperçut une ombre, étendue sur le plancher du corridor, à l'entrée de la chambre de la grosse Antoinette. Rapidement, la directrice se pencha sur la jeune fille.

– Denise, Denise, qu'est-ce que tu as ?

Elle avait perdu connaissance. Un second cri perçant, résonna derrière madame Sagard.

– Là, là, dans la chambre, murmura une jeune fille toute tremblante.

La directrice jeta un coup d'œil en direction de la chambre de son infirmière.

La grosse femme, entièrement nue, était étendue sur son lit, la tête pendante et touchant presque le sol. Elle avait la figure toute congestionnée et on pouvait voir une serviette nouée autour de son cou.

Antoinette, celle qui semblait prendre un malin plaisir à martyriser les détenues et qui était détestée de toutes, avait été assassinée !

VI

La révolte des détenues

Michel, debout depuis quelques minutes, se rendit rapidement compte qu'il se passait quelque chose d'inusité dans la maison. Aussi, désobéissant aux directives, il décida d'aller aux nouvelles.

Comme il approchait de la grande maison, une fille en sortit en courant. Elle jeta un coup d'œil à Michel, puis, criant comme une folle, elle voulut faire demi-tour. Mais déjà, le jeune détective avait réussi à l'attraper par le bras.

– Hé, hé, qu'est-ce que vous avez, mademoiselle ?

La fille semblait incapable de parler. Elle tremblait de tous ses membres. Michel décida de recourir aux grands moyens, et il la gifla

durement. La fille le regarda d'un air hébété, puis éclata en sanglots. Michel, rapidement, l'attira vers des buissons qui se dressaient de chaque côté de la grande allée. À l'abri des regards indiscrets, il prit la jeune fille dans ses bras.

– Allons, allons, calmez-vous. C'est fini. Dites-moi ce qui vous est arrivé.

– Elle... elle va dire que c'est moi. Mais c'est pas vrai... je l'ai pas tuée.

– Mais de qui parlez-vous ?

La jeune fille se redressa :

– Laissez-moi, j'ai pas le droit de vous adresser la parole.

– Oh non, tu te sauveras pas comme ça. Qui a été tuée, parle ?

– Antoinette !

– Hein ! quand ça ?

– J'sais pas... mais on l'a étranglée. C'est pas moi, c'est pas moi.

S'il s'était écouté, le grand Beaulac se serait élancé à toutes jambes en direction de la maison,

mais cette fille devait en savoir long.

– Pourquoi dites-vous qu'on vous accusera ?
Tout d'abord, quel est votre nom ?

– Hélène !

– Hélène Marcoux ?

– Comment savez-vous mon nom de famille ?

Michel préféra ne pas répondre à la question.

– Pourquoi dites-vous qu'on vous accusera ?
insista-t-il.

La jeune Hélène, tout en pleurant, réussit à
hoqueter :

– Antoinette... elle me frappait... des coups de
fouet... et elle voulait que j'aille à sa chambre...
C'est une folle... Moi, j'pouvais pas lui faire
l'amour. C'est pas moi, c'est pas moi.

Et brusquement, elle réussit à se détacher de
Michel, reprit sa course, retournant vers la
maison. Michel voulut la suivre, mais il se ravisa
et, rapidement, il retourna à sa ferme. Il tenta de
rejoindre Robert Dumont à sa chambre d'hôtel.
Malheureusement, le Manchoth devait être au

téléphone car c'était toujours occupé, lui disait le patron de l'hôtel.

– Écoutez, je peux pas attendre. Allez frapper à sa porte de chambre. Dites-lui que Michel veut lui parler et que c'est excessivement urgent.

Enfin, le jeune détective entendit un déclic. On venait de décrocher la ligne.

– Allô ?

– C'est vous, boss ? Écoutez, il s'est sûrement passé quelque chose à la maison. J'ai croisé la fille de Marcoux et...

– Je sais, fit calmement le Manchot.

– Comment ça ?

– Le maire, Alfred Labonté, vient tout juste de me téléphoner. Antoinette, l'infirmière, a été assassinée au cours de la nuit. Le maire a dit à madame Sagard qu'il m'avait rencontré hier, tout à fait par hasard. Je serai à la maison dans quelques minutes. La police provinciale ne devrait pas tarder, mais ça va me permettre de commencer l'enquête avant leur arrivée. Dis moi, toi, tu as appris quelque chose de spécial ?

– Torrieu, j'en sais moins que vous. J'ai pas voulu aller jusqu'à la maison.

– Continue ton rôle de jardinier... arriéré. Tu auras peut-être la chance de faire parler quelques filles. Si elles ont peur de moi, avec toi elles se sentiront sans doute en confiance. Comme tu es un nouvel employé, il paraîtra normal que je veuille t'interroger. Je te laisse. Le maire doit venir me prendre et je ne suis pas encore complètement habillé. À tout à l'heure.

Et le Manchot raccrocha aussitôt. Michel n'en savait pas beaucoup plus long. Il aurait aimé se rendre à la grande maison principale, pour voir ce qui s'y passait. « Dire qu'un meurtre a été commis, là, tout près et que je peux même pas commencer l'enquête. J'espère qu'on m'oubliera pas et qu'on va venir me porter à déjeuner. » ;

Une ligne téléphonique permettait au jardinier de communiquer directement avec la directrice. « Si on m'oublie, je téléphonerai. » Et Michel alla se poster dans une des fenêtres de la maison de ferme. De ce poste, il pouvait voir la grande

entrée. Environ cinq minutes plus tard, une voiture apparut, transportant apparemment plusieurs passagers. C'étaient sûrement le maire et le Manchot. La voiture s'avança dans la grande allée et disparut de la vue du jeune détective.

« Eh que j'aimerais être là-bas pour voir ce qui s'y passe ! »

*

Madame Sagard avait reçu le maire Labonté, le Manchot et un médecin de Beaulac dans son bureau. Immédiatement, la trouvant dans un état de nervosité extrême, le docteur lui avait administré un calmant.

La directrice leur annonça qu'elle avait pris soin de bien fermer la porte de la chambre d'Antoinette et qu'elle était la seule à en posséder la clef.

– C'est incroyable tout ce qui arrive depuis quelques jours, fit-elle en cherchant à retrouver son calme. Il y a trois jours, Sylvette qui se

sauve. Hier soir, six autres pensionnaires ont réussi à prendre la fuite et cette nuit, Antoinette, mon infirmière, qui meurt assassinée.

Le Manchot demanda alors :

– Trouvez-vous qu’il était prudent, pour elle, de ne pas fermer à clef sa porte de chambre ?

– Elle n’avait peur de rien, fit madame Sagard. Et puis, il lui arrivait, parfois, de causer avec des détenues. Non, je suis incapable de m’expliquer tout ce qui s’est passé.

Le Manchot demanda au médecin d’aller jeter un coup d’œil sur le corps de l’infirmière.

– Si possible, docteur, j’aimerais connaître l’heure approximative de la mort de cette demoiselle.

Une fois le médecin sorti, madame Sagard se leva et s’approcha du Manchot.

– J’ai beaucoup entendu parler de vous, monsieur Dumont. Je vous engage. Je sais qu’il y a, parmi les détenues, des filles très dangereuses. Vous verrez, elles feront tout pour salir la réputation d’Antoinette, pour laisser croire que

ma maison était mal tenue. Ces filles, je les aime bien, vous savez ; je sais qu'au fond, elles ne sont pas responsables. Ce sont des malades, on doit les prendre en pitié. Mais si je n'ai personne pour me défendre, je passerai pour une créature inhumaine qui profitait, qui abusait de la situation.

Il était clair que la directrice avait peur. Elle se sentait coincée et cherchait un moyen pour s'en sortir. En engageant le Manchot, en lui demandant de faire enquête pour découvrir la vérité, elle prouvait par le fait même sa bonne foi. Cependant, comme Robert Dumont était déjà sur l'affaire pour le compte d'un client dont les intérêts semblaient diamétralement opposés à ceux de madame Sagard, il était obligé de refuser.

– Je regrette infiniment, madame, mais j'ai déjà un travail à accomplir dans la région. Je suis sur une enquête qui me demande tout mon temps. Je n'ai pas voulu refuser l'invitation de mon ami, monsieur Labonté, mais malheureusement, je ne pourrais pas m'occuper de votre affaire. La police provinciale sera ici, d'ici peu, et vous pouvez leur faire confiance.

Le maire se mêla à la conversation.

– Vous croyez que c'est une des évadées qui a tué Antoinette, avant de prendre la fuite ?

– Je ne sais pas, je ne sais rien, fit madame Sagard en retournant à son bureau et en se laissant tomber dans son fauteuil.

Le Manchot sortit un calepin de sa poche, approcha sa chaise du bureau et s'installa pour pouvoir écrire.

– Vous permettez ? Dites-moi exactement ce qui s'est passé. Parlons tout d'abord de l'évasion. Quand est-ce survenu ? Votre domaine n'est-il pas protégé par une haute clôture ? Monsieur le maire m'a dit que si, la nuit, on cherchait à ouvrir la porte, à forcer l'entrée, on risquait de recevoir une forte décharge électrique.

– C'est la vérité. Hier soir, c'est Odylle, une des pensionnaires en qui j'ai le plus confiance, qui était de garde. Elle dit avoir poussé le bouton pour établir le contact. Malheureusement, elle a mal accompli son travail, elle s'est endormie. Les détenues n'ont eu qu'à couper le contact, à son

insu. Elles pouvaient partir, sans aucun danger. À quatre heures, Odylle a été relevée par une autre détenue, mais cette dernière n'a même pas songé à vérifier notre installation électrique, sûre que le bouton de contact avait été poussé.

Le Manchot conclut :

– Donc, six pensionnaires se sont enfuies, mais n'importe laquelle d'entre elles a pu revenir, se glisser dans la chambre d'Antoinette, avoir une discussion avec votre infirmière et la tuer.

– Oui, ce doit être ça, murmura madame Sagard, Toutes celles qui se sont enfuies sont des mauvaises têtes. Ce sont des filles qui nous ont toujours causé des difficultés.

– Vous pouvez me donner leurs noms ?

– Oui, car déjà j'ai fait un appel de toutes les pensionnaires. Il y a Mariette, dix-sept ans, une tête forte qui a souvent cherché à soulever les autres. Mariette est méchante. Elle est surtout menteuse. Elle peut inventer n'importe quoi pour faire punir une compagne ou encore, pour salir notre réputation. Pendant longtemps, j'ai cru

qu'elle était une enfant adoptée, que son véritable père était un homme très important, bien connu du public. Mais tout ça est faux. Elle s'est inventé un monde irréel dans lequel elle vit. Oui, c'est probablement elle qui a organisé cette évasion. Les autres l'ont suivie. Par exemple, Muriel, quinze ans, et Lisette qui vient tout juste d'avoir seize ans sont deux petites qui ne nous donnaient aucun souci. Elles trouvaient la vie très dure, ici, car ce sont les filles qui adorent les garçons. Elles étaient ici pour qu'on les ramène dans le droit chemin. Sans notre intervention, elles risquaient de s'engager sur la route de la prostitution.

Le Manchot notait tous les noms.

– Et les trois autres ? demanda-t-il, voyant que madame Sagard ne parlait plus.

La directrice, comme si elle avait un blanc de mémoire, consulta sa liste.

– Louise, seize ans, une fille qui a commis des vols ; Monique, quinze ans et Lucie, dix-sept ans.

– L'une de ces filles a-t-elle déjà eu des démêlés avec l'infirmière ?

La question sembla mettre madame Sagard mal à l'aise. Elle hésita longuement et son explication était loin d'être claire.

– Antoinette, en plus d'être infirmière, s'occupait de la discipline... C'est-à-dire que... c'est moi qui fais les règlements, mais Antoinette devait les faire respecter et c'est elle qui imposait les punitions. Alors, c'est évident que nos pensionnaires ne l'aimaient pas.

– Quelle sorte de punitions imposait-elle à vos détenues ? demanda le maire.

– Parfois, elle les privait d'un repas ou encore, d'une récréation, d'une permission, enfin, des choses du genre.

Mais le Manchot parut fort surpris.

– Allons, madame Sagard, ne tentez pas de me faire croire qu'il n'y avait aucun châtement corporel ? Il me semble que c'est impossible.

– Bien, c'est que... enfin, oui, parfois, elle devait en infliger. Mais nous faisons tout notre possible pour les éviter. Elle avait une courroie de cuir et, parfois, elle en donnait quelques coups

sur les mains des détenues. Je me souviens d'une fois où une fille fut condamnée à recevoir cinq coups de courroie dans chaque main. Mais ça n'allait pas plus loin que ça

– Vous n'aviez pas une cellule spéciale pour y enfermer la ou les filles qui se montraient désobéissantes, qui méritaient une punition,

– Oui. Nous pouvions les mettre à l'écart pour un jour ou deux.

On frappa à la porte du bureau. Ce fut le docteur qui entra.

– J'ai jeté un coup d'œil sur le corps de cette pauvre fille. Il vous faudra attendre le résultat de l'autopsie, monsieur Dumont, c'est difficile de fixer l'heure exacte du décès. Ça peut faire trois ou quatre heures.

– Donc, selon vous, l'agression a eu lieu au cours de la nuit ?

– Je dirais vers quatre heures du matin, peut-être un peu avant ou après. Disons entre trois et cinq heures.

Le Manchot réfléchissait à haute voix.

– Six jeunes filles ont décidé de s'évader. Il se peut même qu'on ait réussi à faire prendre un somnifère à celle qui devait monter la garde. De toute façon, on devait la surveiller et, sitôt qu'elle fut endormie, on a coupé le courant et on a pris la fuite. Ce devait être au tout début de la nuit. Les filles savent qu'il y a changement de gardienne, à quatre heures ?

– Oui, toutes sont au courant, répondit madame Sagard.

– Donc, l'évasion a pu se faire aux environs de minuit ou encore, une heure du matin. Je vois très mal une fille revenir deux ou trois heures plus tard pour commettre un meurtre. Si l'une des évadées avait voulu tuer cette demoiselle Antoinette, elle l'aurait fait avant de quitter la maison.

– Donc, fit le maire, vous éliminez immédiatement six suspects ?

Le Manchot n'eut pas le temps de répondre à la question de Labonté. Une fille entra dans le bureau pour annoncer que les policiers provinciaux venaient d'arriver.

Le sergent-détective Bruneau était à la tête du groupe. Dumont ne le connaissait pas. Les deux hommes se serrèrent la main, puis le sergent prit le Manchot à part.

– Que faites-vous ici, Dumont ? Ce n'est sûrement pas par hasard que vous vous intéressez à cette affaire, que vous avez commencé une enquête.

Tout de suite, le Manchot voulut le rassurer.

– Moi, je ne demande pas mieux que de coopérer avec vous, sergent. Aussi, je vais tout vous dire. Cependant, je voudrais que ça demeure entre nous. Seul, le maire Labonté est au courant.

Et Robert Dumont lui parla de son ami Ludger Marcoux, de la jeune Hélène, des rumeurs qui couraient sur la maison de détention, de l'appel que le courtier avait reçu.

– Ludger voulait en avoir le cœur net. Aussi, il m'a demandé de faire enquête. Mon intention était de venir causer avec les détenues, dès aujourd'hui. J'aurais obligé madame Sagard à me laisser seul avec chacune d'elles et j'aurais

probablement réussi à apprendre la vérité. Quand on est dans le métier depuis plusieurs années, quand on est habitué à mener des interrogatoires, on devine facilement si quelqu'un nous ment ou s'il est sincère.

Mais le Manchot ne parla pas du tout de Michel. Il serait toujours temps d'apprendre la vérité au sergent, si cela devenait nécessaire.

– Vous permettez que je vous accompagne, sergent ? J'aimerais bien jeter un coup d'œil sur les lieux du crime.

Bruneau se montrait très coopératif. Il savait que l'aide d'un policier expérimenté, comme le Manchot, ne pouvait apporter que de bons résultats. Ils se rendirent donc à la chambre d'Antoinette.

Déjà, les experts étaient au travail. Un photographe, armé d'un appareil-photo muni d'un « flash » électronique, mitraillait tous les coins de la chambre.

– Il ne semble pas y avoir eu lutte, fit un des assistants de Bruneau. Il y a bien une chaise qui a

été renversée, mais c'est normal. Cette grosse fille était sûrement capable de se défendre. La fille qui l'a attaquée a dû le faire par surprise. D'ailleurs, elle ne faisait pas face à sa victime. C'est facile à deviner en voyant la position de la serviette qui a servi à l'étranglement.

Le tiroir d'un bureau était entrouvert et, sur le tapis, il y avait quelques pièces de vêtements qui étaient tombées.

– On a dû prendre la serviette dans ce tiroir, fit le Manchot. Il serait bon de bien l'examiner. Vous y découvrirez peut-être des empreintes.

Le détective se mit à genoux et souleva le drap qui recouvrait le cadavre de l'infirmière. Maintenant, la figure était presque toute bleue, la bouche légèrement entrouverte, les lèvres crispées, comme tordues.

– Curieux, murmura le Manchot.

– Quoi donc ? demanda Bruneau.

– Qu'elle ait été nue. Comme infirmière, elle pouvait être appelée à se lever plusieurs fois par nuit.

Mais un détective fit remarquer au Manchot qu'il y avait, sur un fauteuil, tout près du lit, un long déshabillé.

– Bien des gens dorment nus, vous savez. Ma femme enlève toujours son « baby-doll » avant de se glisser sous les draps. Elle dit qu'elle dort mieux. C'était peut-être le cas de cette fille.

– Oui, vous avez sans doute raison.

Le Manchot allait se relever et il prit le coin du drap pour le ramener sur la figure d'Antoinette. C'est à ce moment qu'il aperçut quelque chose qui brillait, sur le tapis, tout près des cheveux épars de la victime.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le Manchot avança sa main droite, ramassa une petite pièce de métal qu'il glissa rapidement dans sa poche, avant même que les policiers puissent s'en rendre compte.

D'ailleurs, l'attention de Bruneau et de son équipe avait été attirée par des éclats de voix, parvenant d'une autre pièce. Juste à ce moment, le maire parut dans la porte.

— Il y a du nouveau. Vous feriez mieux de venir voir, monsieur Dumont. La fille, Sylvette, celle qui s'est enfuie vendredi, elle est revenue.

*

Madame Sagard, toutes les détenues, au nombre de huit, et enfin Sylvette, se trouvaient dans la grande salle qui servait de réfectoire. Sylvette était facilement reconnaissable. Elle ne portait pas la petite robe simple de la détenue. Au contraire, elle avait une robe fort jolie, passablement décolletée, et un grand chapeau qui projetait une ombre sur sa figure et dissimulait ses traits ; mais quand même, on pouvait deviner qu'elle était belle. Le Manchot crut que cette fille était beaucoup plus âgée que les autres et il se demanda ce qu'elle pouvait faire dans une maison de correction pour des délinquantes juvéniles. Aussi, quand il apprit qu'elle n'avait que dix-sept ans, il en resta estomaqué. Il lui en donnait sûrement plus de vingt.

Pour l'instant, Sylvette monopolisait l'attention de toutes ses compagnes.

– J'suis pas folle. La meilleure façon de ne pas se faire prendre quand on réussit à se sauver, c'est de demeurer dans les parages. Plus vous restez près de votre prison, moins on pensera à vous chercher là. Donc, je suis toujours demeurée à Beaulac et ce matin, quand j'ai appris ce qui s'était passé, j'ai pensé à revenir. Je savais que la police serait ici pour me protéger.

Elle se retourna vers le groupe d'hommes qui venaient d'entrer, soit le maire, le Manchot, le sergent-détective Bruneau et deux de ses collègues.

– Vous, vous êtes le maire, mais les autres, vous êtes de la police ? Vous allez m'écouter.

Brusquement, madame Sagard s'avança vers elle. Elle paraissait avoir perdu tout son sang-froid, elle était rouge de colère.

– Mon préfet de discipline a été tué, cria-t-elle, enragée. Seule, je ne peux pas venir à bout de ces criminelles.

Les filles se mirent à protester.

– Je demande la protection des policiers. Messieurs, faites votre devoir. Tout d’abord. Sylvette, doit être envoyée au cachot et...

Le Manchot s’approcha. Toutes les filles regardaient cet homme qui en imposait par sa stature, elles semblaient avoir peur.

– Allons, du calme tout le monde. Vous avez confiance en moi, madame. Présentement, à cause des événements imprévus qui sont survenus cette nuit, vous êtes en proie à une légère crise nerveuse et c’est tout à fait normal. Je suggère que le médecin s’occupe de vous. Quant à nous, nous nous occuperons de vos pensionnaires.

La directrice protesta avec véhémence. Elle craignait le pire. Mais le sergent-détective Bruneau donna des ordres. Les deux policiers qui l’accompagnaient forcèrent madame Sagard à les suivre et ils sortirent de la pièce.

Cependant, il était clair qu’à part Sylvette, toutes les filles étaient très effrayées. Le sergent-détective Bruneau voulut parler, mais le Manchot

lui fit un signe et c'est lui qui prit la parole.

– Possible que quelques-unes d'entre vous me connaissent. Mon nom est Robert Dumont, je suis détective privé et engagé par monsieur Ludger Marcoux.

La jeune Hélène s'écria, surprise :

– Papa ?

Sylvette se mit à rire.

– C'est moi qui lui ai téléphoné, fit-elle. Tu vois, Hélène, quand je promets, moi, je tiens toujours parole.

Enfin, une autre demande d'une voix timide :

– Robert Dumont, ce n'est pas vous qu'on appelle le détective manchot ?

Dumont lança un clin d'œil à Bruneau et, lentement, il retira son veston.

– Exactement. Tenez, ça va faire diversion ; je vais vous montrer cette fameuse prothèse dont on parle tant.

Et quelques instants plus tard, le détective avait enlevé sa prothèse. Il déposa l'avant-bras

sur la table, montra la batterie et expliqua le fonctionnement de cette main extraordinaire, fabriquée par l'institut de réhabilitation de Montréal.

– Approchez, mesdemoiselles, approchez, vous allez pouvoir constater comment cette main fonctionne. Celle que je possède développe presque dix fois la force d'une main ordinaire. Vous avez un verre ?

Immédiatement, une fille alla en chercher un. Le Manchot expliqua le fonctionnement de la main.

– C'est mon cerveau qui commande cette main. Mais vous pouvez en faire autant, en vous servant de ces deux fils que vous placez sur la batterie.

Il choisit une des filles des plus timides et lui demanda de pratiquer l'expérience.

– Je place ces fils-ci sur votre bras, ceux-là sur la batterie. Je mets le verre ici. Maintenant, ordonnez à la main de s'emparer du verre.

Aussitôt, la main se serra autour du verre et

une seconde plus tard, il éclatait en morceaux, à la grande surprise des filles.

– C'est simple : vous avez ordonné à votre main artificielle de serrer. Mais si vous aviez été entraînée à contrôler les muscles de votre avant-bras, vous auriez pu commander à la main de cesser toute pression... Et voilà ce qui est arrivé.

Et, pendant près de cinq minutes, les filles s'amusèrent follement avec le membre artificiel. L'atmosphère était complètement changée. Sans aucune gêne, on posait des questions au Manchot. Mais ce dernier décida qu'il était temps de mettre fin à cette sorte de partie de plaisir. Replaçant sa prothèse, il déclara :

– Comme vous pouvez le constater, je suis votre ami et je veux vous aider. Cependant, je vous préviens : nous, les policiers, nous avons développé un sixième sens. Quand quelqu'un ment, nous nous en rendons compte.

Le sergent Bruneau, qui avait parfaitement compris que le Manchot s'était efforcé de gagner la confiance de toutes ces filles, de les mettre à l'aise, ajouta :

– D’ailleurs, celles qui diront la vérité n’auront rien à craindre. Moi aussi, je veux les aider et je leur montrerai de quelle façon fonctionne un détecteur de mensonges. Vous pourrez constater vous-mêmes, mesdemoiselles, si toutes, vous avez dit la vérité aujourd’hui.

On fit asseoir les filles autour de la grande table. Ce fut Sylvette qui prit la parole.

– Si je me suis sauvée, dit-elle, c’est que j’en avais plein le cul !

Les filles se mirent à rire et Sylvette s’excusa :

– Je voulais dire... plein le dos, de ce qui se passait ici. Malheureusement, moi, j’ai toujours été menteuse, voleuse et personne ne veut me croire. C’est plutôt les filles qui vont parler. Allez-y.

Mais les pensionnaires hésitaient.

– Tiens, toi, Hélène, continua Sylvette, le Manchot a été engagé par ton père. Dis-lui que tu as protesté lors de ton initiation et que tu as été punie... Vas-y, parle... De quelle façon ?

Hélène prit une grande respiration puis,

baissant les yeux, elle avoua :

– J’ai reçu cinq coups de fouet, tous les jours... et c’est pas tout. Antoinette, elle me touchait partout après m’avoir fouettée ; elle voulait que j’aille à sa chambre, que je lui fasse l’amour. Et comme je refusais, tous les jours, c’étaient les coups de fouet.

Et décidée à ne rien cacher, elle se leva et, brusquement, retira sa robe. Elle ne portait rien dessous. Elle tournait le dos au Manchot et aux policiers et tous virent les marques laissées par le fouet.

La jeune Marilou se leva à son tour.

– Et moi, mes cheveux ? On m’a rasé la tête, j’avais de beaux grands cheveux... plus que ça, elle m’a rasé tout le corps, devant tout le monde.

À la grande surprise des filles, Odylle, une des préférées d’Antoinette, prit la parole.

– Moi, personnellement, j’ai pas été maltraitée. Je m’en cache pas, j’suis lesbienne. Alors, je les passais à tour de rôle, madame Sagard et Antoinette. Mais je suis révoltée ; j’en

ai trop vu, des injustices. Ce qui est le plus regrettable, c'est que celles qui ont subi les plus mauvais traitements se sont sauvées, cette nuit et c'est moi qui les ai aidées.

Et elle raconta le stratagème qu'elle avait mis au point.

– Mariette a eu un bras fracturé, Monique a subi une commotion cérébrale. Louise a passé un mois dans la cellule – dont cinq jours dans le trou. Elle avait des morsures partout et, pendant un certain temps, on a pensé qu'elle mourrait empoisonnée.

Une autre fille, tout aussi révoltée, succéda à Odylle.

– Louise, elle s'est sauvée. Cette fille-là est ici depuis près d'un an. Elle m'a dit que l'an dernier, une pensionnaire était morte de mauvais traitements. On n'a jamais rapporté cette mort, on a laissé croire qu'elle s'était enfuie et qu'on ne l'avait jamais retrouvée. Seule, Louise est au courant de cette affaire.

Maintenant, toutes les filles parlaient en même

temps. Le sergent Bruneau, tout comme le Manchot, n'en croyait pas ses oreilles.

– Nos parents paient cher pour qu'on nous garde ici. On est supposées rester trois mois ; mais après trois mois, la maudite Sagard fait un rapport disant qu'on a pas fait de progrès... et on reste ici. Pendant ce temps, l'argent rentre. Quand vous êtes venu avec vos amis, monsieur le maire, vous comprenez bien que nous pouvions pas parler ? Si on avait dit un seul mot, après votre départ on aurait été battues comme des tapis !
cria Sylvette.

Et cette révolte des filles, manifestée par des dénonciations des mauvais traitements, aurait pu se continuer longtemps, si un détective n'était pas apparu dans la porte.

– Sergent, on vient de découvrir quelque chose de très important.

– Quoi donc ? fit Bruneau en s'approchant.

– La jeune fille qui a coupé le courant hier soir, pour que la clôture ne soit plus électrifiée, eh bien ! elle n'avait pas à le faire... Ses

compagnes auraient pu s'enfuir sans danger. Le fil avait été sectionné à l'extérieur, ce petit travail était parfaitement camouflé. On ne sait pas quand cela s'est fait, mais personne, ici, n'était en sécurité durant la nuit !

VII

Le paradis terrestre

Le sergent-déetective Bruneau avait pris des décisions énergiques. Tout d'abord, trois agents de police de sexe féminin vinrent loger à la « Cage » pour s'occuper des filles.

Madame Sagard demeura à son poste, mais sous étroite surveillance.

– Je suis innocente, il va falloir que vous prouviez que je savais tout ce qui se passait ici. J'aurais dû renvoyer Antoinette. Je savais qu'elle cherchait à m'éliminer petit à petit, qu'elle voulait tout diriger. J'avais vu clair dans son jeu. Par deux fois, j'ai menacé de la mettre à la porte.

Un rapport allait être transmis au ministère de la Justice, qui prendrait des procédures contre la directrice. Pour l'instant, même si elle conservait

son poste, elle n'avait plus aucune autorité.

On transmet des messages à la radio et à la télévision. On parlait du crime qui avait été commis, on racontait également les dénonciations faites par les pensionnaires et on demandait à toutes les filles qui s'étaient enfuies, cette nuit-là, de retourner au bercail, s'évitant ainsi des tas d'ennuis.

Le Manchot avait déjà un calepin rempli de notes. Il dit au sergent-déetective Bruneau :

– Je vais aller causer quelques instants avec le jardinier, puis je me retirerai à l'hôtel. Je veux réfléchir à tout ça, et aussi rejoindre monsieur Marcoux pour le rassurer sur le sort de sa fille. Si vous apprenez du nouveau, vous pourrez me rejoindre.

Quelques minutes plus tard, Robert Dumont frappait à la porte de la maison de ferme. Michel vint lui ouvrir. En l'apercevant, le Manchot ne put s'empêcher de rire.

– Félicitations. Comme composition, c'est réussi !

Mais Michel grogna :

– Si vous pensez que j’aime ça, passer pour un idiot... Tenez, tantôt, une fille est venue me porter à manger. Eh bien, elle m’a remis le plateau et s’est sauvée ; elle avait peur de moi.

Le Manchot lui conta ce qui s’était passé dans la grande maison, parla des dénonciations des filles et des accusations qu’on allait porter contre madame Sagard.

– Une chose est certaine, cette maison sera fermée.

– Oui, mais moi, ce qui m’intéresse le plus, c’est le meurtre. Vous avez des soupçons ?

– Toutes les détenues peuvent avoir tué, et ajoute même madame Sagard au nombre des suspects. Cependant, celle qui a assassiné Antoinette devait être passablement forte, car cette matrone s’est sûrement défendue. Elle aurait pu renverser facilement plusieurs de ces jeunes filles. Quelques-unes cependant paraissent assez fortes. Celle qui se nomme Louise, m.’a-t-on dit, est la plus solide de toutes. Présentement, elle est

toujours en liberté. Parmi celles qui sont là, il y a la jeune Marilou qui est bien constituée et qui, d'ailleurs, en voulait énormément à Antoinette. Enfin, la fille de Marcoux est grande et bien proportionnée pour son âge. Évidemment, je ne les connais pas toutes. J'ai réussi à prendre pas mal de notes.

– Croyez-vous que les policiers viendront m'interroger ?

– Probablement pas. J'ai dit au sergent-détective Bruneau que je me chargeais de toi. Ce policier est très sympathique et nous offre toute sa collaboration. Quant à toi, tu auras peut-être la chance de faire parler plus facilement les filles. Les règlements seront sans doute moins sévères ; alors, profite-en.

– C'est difficile. J'ai adopté une attitude et je peux pas la changer. Les filles sont supposées me faire peur et cette nouvelle a dû se transmettre comme une traînée de poudre.

– Fais ton possible, conclut le Manchot : une parole, un indice peut nous mettre...

Brusquement, il s'arrêta de parler et fouilla fébrilement dans la poche de son veston.

– Qu'est-ce que vous avez ?

– J'allais oublier ce petit objet brillant que j'ai découvert sur le tapis, près de la tête d'Antoinette. Sa tête pendait hors du lit et ses cheveux touchaient le tapis, mais j'ai vu cette chose qui avait échappé aux policiers.

Il retira de sa poche le minuscule objet.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? Probable que ça s'est détaché d'un bijou.

Il s'agissait d'une toute petite pièce de métal doré.

– On dirait une lettre, boss... Ce serait un « L ». Parfois, certains bijoux portent une initiale. On trouve ça souvent sur des bijoux de pacotille.

Le Manchot approuva son assistant.

– Oui, aucune erreur possible, il s'agit bien d'une lettre, d'un « L ». Probablement qu'en se défendant, Antoinette a attrapé le bijou, sans doute une chaînette. Tiens, place-toi derrière moi.

Michel obéit.

– Tu me mets une serviette autour du cou ; tu peux être à environ une quinzaine de pouces de moi. Ma seule façon de me défendre, c'est d'élever mes mains, de chercher à te saisir la tête ou le cou. Si tu as une chaînette, je peux l'accrocher...

– C'est ça, le bijou s'est brisé, la criminelle l'a ramassé, mais elle n'a pas remarqué que l'initiale s'était détachée.

Et avant de quitter son ami, le Manchot murmura :

– Il faudra que je m'informe. J'aimerais bien connaître le prénom de madame Sagard !

*

Jamais il n'avait régné une telle atmosphère de bonne humeur dans la maison. Pour la première fois depuis des mois, on pouvait entendre des rires. Les agents féminins avaient distribué le travail. Des filles s'occupaient de la cuisine ; on

avait prolongé les heures de récréation. On n'avait même pas défendu aux détenues de causer avec le jardinier.

Une heure à peine après que les messages eurent été diffusés par la radio et la télévision, Louise, Monique et Lisette revinrent à la « Cage ».

– Et si Mariette, qui a pris l'autobus en compagnie de Lucie et Muriel, entend le message, elle rentrera sûrement. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'elles sont parties en direction de Québec.

Une des nouvelles gardiennes demanda :

– Où avez-vous pris ces robes ?

– Madame Sagard ne pouvait pas tout nous confisquer ; chacune avait conservé une robe. Si un visiteur d'importance, comme un inspecteur, venait faire sa tournée, nous devions mettre nos plus beaux vêtements.

Se tournant vers Monique, la gardienne demanda :

– Et toi, où as-tu pris ces bijoux ?

– Vous savez, madame Sagard et Antoinette avaient des petites préférées. Odylle, par exemple, avait conservé tous ses bijoux. Muriel aussi en possédait quelques-uns. Alors, on en a toutes pris un ou deux.

Le sergent-détective Bruneau les questionna sur le meurtre.

– Ne soyez pas ridicule, répondit Louise. On s'est sauvées vers minuit, on n'était pas pour revenir ici vers trois ou quatre heures pour risquer de se faire prendre.

– Vous êtes demeurées toutes ensemble ?

– Non, on est parties, chacune de son côté. Mais Monique, Lisette et moi, on s'était entendues pour se rencontrer au vieux moulin. C'est à trois milles d'ici. C'est dans une grange que j'ai passé le reste de la nuit.

Monique expliqua à son tour :

– Mariette, Lucie et Muriel devaient toutes monter dans l'autobus pour Québec. Mais elles devaient s'éloigner de Beaulac et, surtout, ne pas prendre l'autobus au même arrêt. Elles ont dû

faire du pouce. J'ignore si elles se sont retrouvées.

Toutes les filles paraissaient heureuses de revoir leurs compagnes. Personne ne regrettait Antoinette. On n'osait pas l'affirmer à haute voix, mais on approuvait presque la personne qui avait commis ce meurtre.

Au cours de l'après-midi, Laurette réunit quelques-unes de ses compagnes.

– J'en ai une bien bonne à vous conter. Vous avez vu le jardinier, celui qui remplace monsieur Maurice ?

– Oui, il a l'air d'un parfait imbécile, fit la petite Denise.

– Moi, fit Brigitte, je trouve que c'est un gars bien bâti. Il suffirait peut-être de le déniaiser pour en faire un homme passable.

En riant, Laurette ajouta :

– Paraît qu'il a peur des femmes, qu'il n'a jamais connu l'amour. On devrait se sacrifier et le faire sortir de son cocon.

Louise voulut tout de suite être de la partie.

– Moi, je sais m’y prendre avec les hommes. Si seulement Mariette était ici ; elle, y a rien qu’elle fait pas.

Laurette protesta :

– Qui te dit que j’suis pas aussi bonne qu’elle, tu me connais pas. On va aller trouver Gustave dans le jardin. On va jouer le rôle d’Ève, comme dans le paradis terrestre.

Monique voulait absolument être de la partie.

– Trois, c’est suffisant, fit Louise.

– Vous ne craignez pas de vous faire prendre ? demanda Denise.

– Non, on nous surveille beaucoup moins, répondit Laurette. Mais fermez-vous la gueule ! Allez pas crier ça sur tous les toits.

Sans attirer l’attention, les trois filles sortirent de la maison. Michel, vêtu d’un chapeau de paille, de sa chemise à carreaux et d’une veste de laine, assis sur un tracteur, était en train de labourer le champ, comme le lui avait appris Maurice.

En voyant arriver les trois jeunes filles,

Beaulac, continuant de jouer son rôle, fit mine de vouloir fuir. Mais, rapidement, les jeunes détenues l'avaient encerclé.

– Allons, monsieur Gustave, fit Louise en lui lançant un sourire aguichant, avez-vous peur de nous ? Monsieur Maurice ne nous craignait pas, lui.

– C'est pas vrai, mon oncle vous parlait pas.

Laurette s'était approchée par derrière ; elle enleva le chapeau de paille de Michel et se le plaça sur la tête.

– Trouvez-vous que ça me fait bien ?

Quant à Monique, elle passa rapidement la main dans les cheveux du jeune détective.

– Faut pas vous séparer dans le milieu comme ça ; vous avez de beaux cheveux, ils sont souples.

Toutes les trois semblaient follement s'amuser. Louise reprit :

– Tu dis que ton oncle ne parlait pas aux filles ? Moi, il me passait des cigarettes en cachette.

– Et moi, fit Laurette, il m’a embrassée plusieurs fois quand je suis allée lui porter son repas.

Michel voulut protester, mais Monique lui coupa la parole.

– Et Marilou, parle donc de Marilou à ton oncle. Je ne sais pas ce qu’ils faisaient tous les deux, mais une fois, entre autres, elle est restée plus de trente minutes, seule avec lui, dans sa ferme.

– Pas rien qu’une fois, ajouta Louise. C’est arrivé à trois ou quatre reprises. Marilou a été durement punie, pour ça.

– Justement, coupa Michel, je veux pas que vous soyez en pénitence à cause de moi. Allez-vous-en, laissez-moi reprendre mon travail.

Laurette, sûrement la plus jolie et la mieux tournée des trois filles, fit signe à ses deux compagnes de s’éloigner.

– Allons, dit-elle à voix basse, laissez-moi seule avec lui. Je vais vous montrer de quoi je suis capable. Je vous l’ai dit... Ève, au paradis

terrestre.

Louise et Monique s'éloignèrent à regret pendant que Laurette, le chapeau de paille sur la tête, se rapprocha de Michel.

– Tu n'aimerais pas ça que je t'embrasse comme je le faisais avec ton oncle.

– Non, oh non !

– J'ai dix-huit ans, tu sais. Je suis majeure.

Elle se collait maintenant à Michel et cherchait à l'embrasser, mais le jeune détective la repoussait.

– Voyons, Gustave, embrasse-moi... tu n'as jamais embrassé de filles ?

– Oui, ma tante... des cousines... mais j'aime pas ça. Ce que j'aime, fit Michel, en ayant brusquement une idée, ce sont les bijoux.

– C'est vrai ?

– Oh oui, des bijoux, ça brille, c'est beau... J'en ai vu, un bijou... avec des lettres, des initiales, comme dans les noms.

– Oh, je sais de quoi tu veux parler : ce sont

les colliers, les agrafes de bois qu'une femme fait à Beaulac. Elle vend pas ça cher et elle y colle notre initiale.

– Vous en avez toutes, des bijoux comme ça ?

– Oh non ! Odylle possède beaucoup de bijoux. Louise en a un ou deux aussi. Je pense que Lucie a une agrafe avec son initiale, mais je suis pas certaine. Si tu m'embrasses, quand j'irai à Beaulac je t'achèterai une belle épingle à cravate avec un beau G dessus, G... comme dans Gustave.

Tout en marchant lentement, Laurette avait conduit Michel vers la maison de ferme.

– J'ai une soif terrible, tu peux me donner un verre d'eau ?

– Ben oui... ça coûte pas cher, l'eau.

Michel ouvrit la porte et, rapidement, Laurette suivit. Le jeune détective alla chercher un verre d'eau et, lorsqu'il revint, il resta muet de surprise. Laurette avait détaché tout le devant de sa blouse, découvrant une poitrine pas très volumineuse, mais assez bien formée.

– Approche, Gustave, viens toucher, tu vas voir comme c'est doux. Elle l'attira à elle, offrant ses lèvres.

– Embrasse-moi une fois, une seule, tu vas voir, tu vas aimer ça.

Jouant toujours la comédie, Michel fit mine de se dégager, mais il luttait avec moins d'énergie et leurs lèvres se joignirent. Ils échangèrent un long baiser passionné.

– Vous voyez, c'est pas si mauvais, murmura Laurette.

Et en se retournant, elle aperçut les têtes de Louise et de Monique dans la fenêtre. Les deux filles paraissaient s'amuser follement.

– Je vais danser pour vous, Gustave, comme si j'étais une danseuse dans un club.

Elle se mit à tourner, se déshabillant de plus en plus. De temps à autre, elle s'arrêtait devant un meuble, ouvrait même les tiroirs.

– Vous devriez vous acheter autre chose que des chemises à carreaux, ça vous ferait tellement bien.

Elle avait retiré son chapeau de paille, et elle était maintenant nue jusqu'à la taille et se préparait à faire tomber sa jupe.

– Ne fouillez pas dans mes tiroirs, dit brusquement Michel.

Il avait vu la jeune fille s'approcher du second tiroir et s'apprêter à l'ouvrir. Et là, dans ce tiroir, Michel avait placé son revolver.

Le jeune détective n'eut pas le temps d'intervenir. Laurette avait ouvert le tiroir. Elle poussa un cri en voyant l'arme. Elle prit le revolver dans ses mains tremblantes. Au même instant, elle aperçut Louise et Monique qui s'enfuyaient.

Michel, brusquement, attira la jeune fille dans ses bras, l'embrassa avec passion, lui caressa même les seins et, soudain, il put s'emparer du revolver.

– Et maintenant, ma petite, on va causer, tous les deux.

VIII

Le Manchot fait enquête

Robert Dumont entra à l'hôtel Beaulac et, aussitôt, le patron, installé derrière son comptoir, lui fit signe.

– Vous avez reçu deux coups de téléphone, monsieur Dumont.

Il lui tendit une feuille.

– Tout d'abord, y a Maurice, le jardinier, qui a téléphoné de Montréal. Il a laissé le nom d'un hôtel, avec le numéro de chambre. Il dit que vous pouvez l'appeler là.

Le jardinier, comme convenu, était parti la veille pour Montréal et il avait retenu une chambre. Ainsi que le Manchot le lui avait demandé, il l'avait rappelé pour lui dire où il se trouvait.

– Et le second appel ?

– C'était encore Maurice. Il avait entendu à la radio ce qui s'était passé à la « Cage ». Il veut que vous le rappeliez absolument. Il ne bougera pas de son hôtel.

Robert Dumont monta à sa chambre et s'empessa de se mettre en communication avec le jardinier.

– C'est vrai, ce qui s'est passé, la nuit dernière ? demanda le jardinier.

– Oui, monsieur Lanneau.

– Mais qui, qui a pu commettre un tel meurtre ?

– Les policiers provinciaux mènent présentement l'enquête et je collabore avec eux.

– Et les filles qui se sont sauvées, est-ce qu'on les a retrouvées ?

– Trois d'entre elles sont revenues d'elles-mêmes et je ne serais guère surpris si les trois autres faisaient la même chose.

Le jardinier hésita. Il semblait mal à l'aise.

– Vous connaissez le nom de celles qui se sont sauvées ? Est-ce que Marilou était du nombre ?

– Pourquoi cette question ?

– Disons qu'elle m'était plus... sympathique que les autres.

– Je croyais que vous ne vous intéressiez pas aux pensionnaires ?

– N'allez pas mal me juger, monsieur Dumont. Non, j'ai toujours su tenir ma place ; ça, je vous le jure.

– Eh bien, rassurez-vous, Marilou n'était pas du nombre des évadées. Continuez de jouir de vos vacances et attendez mon appel avant de revenir à Beaulac. Ne vous inquiétez de rien.

Le détective allait raccrocher lorsque, soudain, il se rappela qu'il allait oublier quelque chose.

– Oh, dites-moi, Maurice, connaissez-vous le prénom de madame Sagard ?

– C'est Laura. Pourquoi ?

– Pour rien, je vous remercie du renseignement.

Et d'un air songeur, le détective raccrocha.

*

Michel avait brusquement changé d'attitude.

– Écoute-moi bien, petite idiote. Tout d'abord, tu ferais mieux de te rhabiller parce que je pourrais réellement perdre la tête.

Rapidement, Laurette remit sa blouse et rajusta sa jupe.

– Mais... qui êtes-vous ? bégaya-t-elle d'une voix troublée.

– Vous avez, je suppose, rencontré Robert Dumont, le détective qu'on appelle le Manchot.

– Oui.

– Eh bien, je suis son assistant, Michel Beulac. J'ai été placé ici justement pour faire enquête sur les agissements des deux femmes qui dirigeaient cette institution. Malheureusement, je suis arrivé trop tard, j'ai pas pu empêcher le drame.

Laurette était toute confuse.

– Vous devez me prendre pour une folle !

– Non, vous avez voulu vous amuser à mes dépens. Tant mieux si ça vous a plu, à vous et à vos compagnes. Maintenant, retournez à la grande maison et, pour l’instant, je vous demanderais de ne pas dévoiler le secret de mon identité. Ça doit rester entre nous.

Déjà, Laurette était rendue à la porte, mais Michel la rejoignit.

– Un petit conseil, recommencez pas ce jeu avec un autre homme. Je suis pas un idiot, vous savez, et j’aurais pu abuser de la situation. Vous pensiez que je savais pas embrasser... et bien moi, torrieu, j’aime pas qu’on salisse ma réputation.

Et, attirant Laurette dans ses bras, il l’embrassa comme jamais elle ne l’avait été. Lorsque enfin il la laissa se dégager, la jeune fille, tout émue, eut de la difficulté à retrouver l’usage de la parole.

– Eh ben ! réussit-elle à bredouiller.

Elle ouvrit la porte, mais, avant de sortir, ayant

récupéré tous ses esprits, elle lança un regard languissant au jeune détective.

– Une fois cette affaire terminée, on pourra se reprendre... Michel !

Il la regarda s'éloigner et referma lentement la porte. « Toi, ma petite, un beau jour, tu te brûleras les ailes. »

Il bomba le torse. « Tous les hommes ont pas la volonté de Michel Beaulac ! »

*

Le Manchot était absorbé dans l'étude des notes qu'il avait prises. Il s'était mis en communication avec le sergent Bruneau.

– Enquêtez donc sur les intérêts que possédait Antoinette dans cette maison de redressement. Si vous questionnez des détenues plus à fond, cherchez à savoir si les deux femmes s'entendaient bien.

– Vous croyez réellement que...

– Supposons un instant que madame Sagard ait voulu se débarrasser d'Antoinette ? Toutes les détenues avoueront que l'infirmière était détestée, qu'elle battait, martyrisait même certaines d'entre elles.

– Pour ça, vous avez raison. Elle a fait subir des châtiments terribles à Lucie, Marilou, Huguette, la jeune Hélène Marcoux... Et enfin, il y a la mort de cette détenue dont on nous a parlé.

– Donc, si madame Sagard a décidé de supprimer sa collaboratrice, elle est certaine qu'elle sera la dernière accusée. Je ne dis pas que c'est elle, mais il faut la considérer au nombre des suspectes, maintenant.

Bruneau parut surpris. Ce « maintenant » avait attiré son attention.

– Vous, Dumont, vous me cachez quelque chose.

Mais le Manchot répondit simplement :

– Je refuse toujours de dévoiler les résultats de mon enquête, à moins d'avoir certaines preuves.

Bien étendu dans son fauteuil, les deux pieds

sur un tabouret, il réfléchissait tout en fumant un de ses excellents cigares. De temps à autre, ses yeux se portaient vers le nuage de fumée comme s'il comptait voir s'y dessiner la réponse qu'il cherchait.

La sonnerie du téléphone le tira de sa rêverie.

– Allô ? dit-il en décrochant le récepteur.

– Boss, c'est moi. J'ai du nouveau pour vous. Tout d'abord, croyez-le ou non, j'ai failli être violé par trois filles.

Le Manchot esquissa un sourire moqueur. Il connaissait bien Michel, toujours porté à exagérer ou à dramatiser les situations.

– Ça pas l'air à vous troubler beaucoup, fit Michel au bout d'un moment.

– Sûrement moins que toi. J'attends la suite.

– J'ai pu me défendre et les repousser. Mais il y en a une, Laurette, qui m'a suivi jusqu'à la ferme.

– Tu l'as laissée entrer ?

– Elle m'a demandé un verre d'eau. Je pouvais

difficilement refuser. La première chose que j'ai vu, c'est qu'elle s'était glissée derrière moi et était en train de se dévêtir complètement. Je vous dis que ça surprend en sacrement !

– C'est pour me conter tes exploits de Don Juan que tu me déranges ?

– Non... non, j'ai parlé du bijou que vous avez trouvé.

Le Manchot sursauta :

– Idiot, je voulais garder ça secret, même le sergent-détective Bruneau n'en sait rien.

– Non, attendez, j'ai pas dit que vous aviez trouvé une initiale. J'ai dit que j'aimais beaucoup les bijoux brillants, surtout les bijoux avec des initiales. Et la fille a mordu. Voilà ce que j'ai appris. Il y a une dame au village qui fabrique des bijoux en bois, des colliers, des bracelets et elle y fixe des initiales. Laurette a même dit qu'elle me ferait cadeau d'une épingle à cravate.

Cette fois, Robert Dumont était fort intéressé.

– Non. J'ai pas voulu questionner plus longuement, ça aurait pu attirer l'attention.

– Il y a autre chose ?

Michel hésita, puis préféra ne pas parler de son revolver et de l’aveu qu’il avait été obligé de faire à Laurette.

– C’est tout, mais j’ai pensé que ça pouvait être important.

– Tu as bien fait de me téléphoner. Continue ton travail et si tu rencontres une des gardiennes de la police, dis-lui de ne pas accorder trop de permissions à ces filles. Il ne faut pas oublier que ce sont des délinquantes.

Le Manchot raccrocha et se leva rapidement. Il passa son veston et son imperméable, et écrasa son cigare dans le cendrier. Il se rendit au lobby de l’hôtel où le proprio causait avec un ami.

– Je puis vous dire deux mots, en particulier ?

– Certainement.

Les deux hommes se retirèrent à l’écart.

– Ça n’a rien à voir avec ce qui s’est passé à la maison de détention, fit le Manchot ; j’ai une petite amie et je voudrais lui rapporter un souvenir. J’ai vu une jeune détenue qui avait un

bijou de bois avec ses initiales. Elle m'a dit s'être procuré ça à Beaulac.

– Je connais l'endroit, c'est chez madame Vézina, c'est pas très loin d'ici, sur la grande rue, en allant vers votre droite. Elle vend de très belles pièces d'artisanat. Les bijoux dont vous parlez, ça ne vaut pas grand-chose. Mais je suis certain que vous saurez trouver un cadeau pour votre amie.

– Je vous remercie.

Rapidement, le détective sortit de l'hôtel. Le soleil du printemps brillait fort dans un ciel parfaitement bleu ; on se serait cru en été. Il n'eut aucune difficulté à trouver la petite boutique de madame Vézina.

Il y avait deux clientes à l'intérieur. Le détective entra, fit mine de s'intéresser à divers objets, et attendit qu'elles soient parties.

– Vous êtes madame Vézina ? demanda-t-il à la femme d'une cinquantaine d'années qui se tenait derrière le comptoir.

– Oui.

– J'enquête sur les événements qui se sont

produits à la maison de détention.

Le détective mit la main droite dans sa poche, en retira une petite enveloppe et fit glisser l'initiale sur le comptoir.

– Je crois que ça vient d'un de vos bijoux, cette lettre.

– C'est fort possible. Oh, ça n'a pas beaucoup de valeur. Ce sont des petites pièces de bois que je sable et que je polis. J'y appose les initiales, je perce un trou dans le haut, j'y passe un cordon et ça fait un pendentif. Ce n'est pas très original, mais les jeunes aiment ça. Je puis également fabriquer des bracelets, des épingles à cravate, des agrafes et même des porte-clefs.

Un client venait d'entrer. Le Manchot baissa la voix.

– La question que je vais vous poser est très importante. Vous souvenez-vous d'avoir vendu un de ces bijoux à madame Sagard, la directrice ?

– La directrice, non. Oh, je lui ai déjà vendu quelques pièces artisanales, mais pas un bijou comme ça. Ce n'est pas cher, vous savez. J'en ai

à deux, trois ou quatre dollars. C'est selon la grosseur, ou qu'on désire une ou deux initiales.

– Savez-vous si les détenues ont pu s'en procurer ?

– Pour ça, oui. Elles ne sortent pas souvent, elles n'ont pas beaucoup d'argent. Aussi, c'est le genre de chose qu'elles peuvent s'offrir. Mais c'est beaucoup plus populaire en été. Présentement, je n'ai aucun de ces bijoux exposé en magasin.

Le client paraissait s'impatienter et le Manchot lui conseilla de le servir immédiatement.

Lorsque madame Vézina revint, le détective lui demanda :

– La plupart des détenues ne demeurent que de trois à six mois dans la maison. Donc, vous n'en avez sûrement pas vendu beaucoup à celles qui sont là ?

– Attendez... je vais pouvoir vous renseigner. Je dois tenir une sorte de comptabilité, non pas pour les bijoux, mais pour les diverses initiales.

Je ne veux pas en manquer.

Elle fouilla sous le comptoir et sortit un petit carnet.

– Vous avez bien raison, je n’ai pas vendu beaucoup de ces bijoux au cours des derniers mois, et j’ignore si c’était à des détenues... Attendez, oui, oui, je me souviens, maintenant.

– D’une détenue ?

– Non, mais quand je vendais un bijou à une fille du centre, j’encerclais la lettre. J’ai vendu un J... une autre fois un M et un L, soit un bijou avec initiale double, un O, et c’est tout pour les filles du centre, du moins, je le crois, si j’ai tout inscrit comme il faut.

– Parmi les autres bijoux que vous avez vendus avec initiales, vous êtes-vous servi de la lettre L ?

– Non, ça, j’en suis certaine.

– Je vous remercie, madame, excusez-moi de vous avoir dérangée.

Le Manchot, de retour à son hôtel, était songeur. Il n’était pas beaucoup plus avancé

qu'au début.

Une fois à sa chambre, il téléphona à la maison de détention. Le sergent Bruneau n'était pas là. Aussi, il s'adressa à une des femmes de la police qui avaient maintenant la garde de la maison.

– Vous avez, je suppose, la liste de toutes les détenues ?

– Oui.

– Pouvez-vous me donner les noms de famille de...

Il fouilla dans son calepin.

– Marilou... Mariette... Monique... Muriel et Marcelle.

– Un instant, ce ne sera pas long.

Au bout de quelques secondes, la femme reprit :

– Bon, j'ai la liste. Vous m'avez dit Marcelle... c'est Marcelle Boivin... Marilou Dubois... Mariette Leblanc.

Aussitôt, le détective souligna le nom de

Mariette.

– Muriel Poissant, continua la gardienne et, enfin, Monique Léonard. C'est tout ?

– Pour l'instant, oui. Je vous remercie, mademoiselle.

– Au fait, monsieur Dumont, nous avons reçu un appel de celle qui s'appelle Mariette. Elle est présentement à Québec avec les deux autres évadées. Elles vont rentrer, tard ce soir.

– C'est une très bonne nouvelle, mademoiselle.

Et durant une bonne partie de l'après-midi, le détective réfléchit, fouillant souvent dans son calepin.

« Mariette Leblanc... Monique Léonard... et pourtant, ça n'a aucun sens. Toutes les deux se sont évadées. Il est vrai que les filles sont parties chacune de leur côté, en se fixant un lieu de rendez-vous... Mais, encore une fois, je ne vois pas une détenue retourner à la maison et risquer de se faire prendre, alors qu'il était tellement plus simple de commettre son crime avant de quitter

les lieux. »

Quant à Marcelle Boivin, le détective n'avait fait que l'entrevoir et on n'avait pas parlé d'elle. La jeune Marilou lui était un peu plus connue. C'était elle qui avait subi les foudres d'Antoinette. Elle lui avait rasé les cheveux, l'avait martyrisée mais, sans vouloir excuser l'infirmière, il faut dire que la jeune détenue était désobéissante et ne voulait pas se plier aux règlements. Non seulement elle ne s'était pas fait couper les cheveux, mais ce semblait être une vicieuse. Les directrices de la maison avaient eu la preuve que Marilou avait passé de longues minutes, à l'intérieur de la maison de ferme, en compagnie du jardinier.

Maurice avait assuré à Dumont qu'il ne s'était rien passé entre lui et la jeune fille. « Il est évident que le jardinier ne se vantera pas d'avoir eu des relations avec une mineure. »

Fatigué, Robert Dumont retira ses souliers, s'étendit sur son lit et ferma les yeux. Il ne voulait pas être dérangé. Il était certain qu'il tenait presque la solution du mystère. « Mais je

veux trop la découvrir. J'oublie sûrement certaines choses. »

Des noms se chevauchaient dans sa tête, madame Sagard, Mariette Leblanc, Monique Léonard, Muriel Poissant, Marilou Dubois, Marcelle Boivin... Oui, la coupable était obligatoirement parmi elles.

Comme dans un rêve, il revit le corps nu de la grosse Antoinette, étendu sur le lit, la tête pendante, les cheveux épars sur le tapis et la lettre « L » qui lui semblait énorme et qui brillait étrangement.

Puis, soudain, l'image se transforma. Il vit la jeune Odylle, assise dans le corridor et appuyant la main sur un bouton afin de couper le courant et permettre à ses compagnes de prendre la fuite – geste bien inutile d'ailleurs, puisque les policiers avaient découvert qu'à l'extérieur, le fil avait déjà été sectionné.

Brusquement, le Manchot sursauta. Il était en sueur. Avait-il dormi ? Il ne le savait pas. Il se leva rapidement et, tel un lion en cage, il arpenta sa chambre.

« C'est complètement idiot. Nous sommes tous des imbéciles... mais oui, ça expliquerait tout. J'aurais dû y penser plus tôt. Il faut que ce soit ça. Tout ce qui me manque... je devrais le trouver dans les dossiers. »

D'un geste rageur, il glissa ses pieds dans ses souliers. Il s'en voulait de ne pas y avoir songé pendant qu'il se trouvait à la « Cage ». Il passa son veston, accrocha son imperméable au passage et il allait sortir, lorsqu'il se retourna, se rendit à sa table de chevet et composa un numéro.

– Allô ? fit une voix.

– Michel, j'ai de bonnes nouvelles. Tu peux abandonner ton rôle de jardinier.

– Comment ça ?

– Je sais qui a tué Antoinette.

– Hein ? Vous avez arrêté la fille ?

– Pas encore. Il me reste certains points à éclaircir, des recherches à faire dans les dossiers de la maison de détention. Et pour ça, j'aurai besoin d'aide.

– Donc, si je comprends bien, vous voulez que

Je vous retrouve dans la grande maison ?

– Oui, mais pas tout de suite. Attends que j’arrive. Je vais téléphoner à Montréal pour dire à Maurice qu’il doit rentrer afin de reprendre son travail demain matin. Je vais également tenter de rejoindre le sergent-détective Bruneau... Ou plutôt non, il vaut mieux que j’aie toutes les preuves en main. En m’attendant, profite-en pour changer d’accoutrement.

Et ayant retrouvé sa bonne humeur, le Manchot ajouta :

– Tu as déjà l’air assez idiot comme ça sans te déguiser.

Michel éclata de rire. Entendre le Manchot blaguer était de bon augure. Le jeune détective savait que, dans quelques heures, il serait de retour à Montréal et il avait hâte de retrouver Yamata, sa jolie Japonaise.

« Si elle savait comme j’ai dû lutter contre mes instincts, quand j’ai tenu ce jeune corps dans mes bras, quand j’ai embrassé cette Laurette qui était prête à tout me donner. »

Et en vitesse, de son sac à vêtements, il sortit un complet.

« Carabine, quand les filles vont me voir à mon meilleur, elles vont toutes tomber en pâmoison. »

IX

Une jeune coupable

– Je voudrais parler à monsieur Maurice Lanneau, s’il vous plaît.

– Un instant, monsieur, je vais voir s’il est à sa chambre.

Le jardinier décrocha le récepteur presque aussitôt.

– Allô, c’est vous monsieur Dumont ?

L’homme ne semblait pas de bonne humeur. Ne donnant même pas la chance au Manchot de répondre, il ajouta aussitôt :

– J’ai passé la majeure partie de la journée dans ma chambre à attendre votre appel. Je ne suis même pas sorti pour manger. Y a pas à dire, pour une vacance, c’en est toute une !

– Et elle est terminée.

– Comment ça ? Dites-moi pas que vous avez arrêté la coupable ?

– Pas encore, mais ça ne tardera pas.

– Vous voulez donc que j’entre à Beaulac dès ce soir ?

– Non, profitez de votre soirée pour vous amuser. Comme ça, vous n’aurez pas perdu tout votre temps. Mais revenez tôt demain matin. Vous savez qu’il y a beaucoup de travail à abattre. Michel a fait son possible, aujourd’hui, je n’en doute pas, mais ce n’est pas un véritable jardinier.

Maurice, après une brève hésitation, demanda :

– Vous ne voulez pas me dire ce que vous avez découvert ?

– Non, inutile de me questionner, je ne parlerai pas. D’ailleurs, il me manque encore quelques éléments. Il me faut vérifier certaines choses avant de mettre un point final à cette affaire. Je vous attends demain matin, Maurice.

– Entendu, je prendrai le premier autobus.

Après avoir raccroché, le détective fit un autre appel à Montréal. Puis, d'un pas décidé, il sortit de sa chambre, salua le patron de l'hôtel au passage, grimpa dans sa voiture et se dirigea rapidement vers la « Cage d'amour ».

*

Michel Beulac, vêtu à la dernière mode, rasé de près, sa fausse moustache enlevée, coiffé à sa façon habituelle, sonna à la grande porte de la maison.

Ce fut la grasse Louise qui vint lui ouvrir.

– Monsieur ? Vous désirez ? Et, surprise, elle ajouta :

– Comment avez-vous fait pour franchir la barrière, vous n'avez pas sonné ?

– Monsieur Dumont n'est pas arrivé ?

– Le détective manchot ?

– Oui.

– Non, il n'est pas venu de la journée. Mais

vous n'avez pas répondu à ma question.

Michel eut un large sourire.

– Allons, ma belle, j'ai pas eu besoin de sonner. De la maison de ferme à ici, il y a aucune barrière. Vous devriez le savoir.

Louise examina Michel des pieds à la tête. Ses yeux s'agrandirent démesurément et elle murmura :

– C'est pas possible... vous ressemblez vaguement à Gustave...

– Je suis Michel Beaulac, détective privé, alias Gustave, faux jardinier.

– Maudit ! laissa échapper la jeune fille.

Puis, faisant demi-tour, elle s'élança en courant dans la maison en criant :

– Hé, les filles, venez voir notre jardinier ! Vous n'en croirez pas vos yeux, c'est un vrai beau garçon. On dirait un acteur de télévision.

Une des gardiennes s'était approchée.

– Je suis Michel Beaulac, répéta le détective. Je suis l'assistant du Manchot. Il m'avait placé ici

comme jardinier. Il doit me rejoindre d'un instant à l'autre.

Déjà, plusieurs jeunes filles étaient accourues et elles entouraient Michel.

– Mesdemoiselles, s'il vous plaît, retournez dans la grande salle. Allons, un peu de discipline.

Juste à ce moment, on entendit un klaxon. Michel se retourna et reconnut l'automobile du Manchot.

– Voilà justement monsieur Dumont.

Le jeune détective attendit son patron, et ils pénétrèrent ensemble dans la maison de correction. Dumont demanda à l'une des gardiennes provinciales :

– Vous avez dû inspecter les lieux. Pouvez-vous me dire où se trouvent les dossiers de toutes les détenues ?

– Dans le bureau de madame Sagard. Il y a deux classeurs. L'un contient les dossiers de 1979 et 80 et l'autre, les dossiers de 81 et ceux des filles qui sont présentement en détention ici. J'ai d'ailleurs jeté un coup d'œil sur tous ces dossiers.

La jeune femme avait suivi les deux détectives dans le bureau de la patronne.

– Avez-vous appris des choses intéressantes ?
questionna le Manchot.

– Oui et non. La plupart de ces filles, si elles avaient été d'âge majeur, auraient été envoyées en prison. Plusieurs ont commis des vols ; d'autres ont fait de la prostitution ; quelques-unes, le trafic de narcotiques ; d'autres, mais elles sont en minorité, sont simplement fort indisciplinées ou encore ont commencé à prendre de la drogue. Une chose cependant est remarquable : toutes ces filles, sans exception, viennent de familles à l'aise. Quelques-unes ne sont pas des filles légitimes, elles sont des enfants adoptées et, bien souvent, on est porté à attribuer leur mauvaise conduite à cet état de choses. Moi, je ne suis pas d'accord, surtout si un enfant est adopté en très bas âge. Les défauts ne sont pas héréditaires, du moins, c'est mon opinion. Quand un enfant reçoit une excellente éducation, il développe ses qualités. Mais si on ne s'occupe pas de lui, les défauts prennent rapidement le

dessus.

Enfin, la jeune femme s'arrêta de parler et le Manchot lui tourna le dos pour pousser un soupir de soulagement. Michel s'était bien rendu compte que le Manchot commençait à manifester une certaine impatience.

– Je vous remercie de vos explications, mademoiselle. Maintenant, si vous voulez bien nous laisser, monsieur Dumont et moi avons beaucoup de recherches à faire.

– Je pourrais vous être utile, insista la jeune gardienne, puisque je connais déjà les dossiers.

Le Manchot se retourna et c'est sèchement qu'il répliqua :

– Ne vous a-t-on pas confié la tâche de surveiller les détenues, mademoiselle ?

– Oui, mais...

– Occupez-vous de votre travail et laissez-nous le nôtre.

Joignant le geste à la parole, Robert Dumont avait ouvert la porte du bureau.

– Voyez à ce que l'on ne soit pas dérangé.

Déçue de l'attitude du Manchot, la jeune femme sortit. Le Manchot referma la porte puis se tourna du côté de Michel.

– Moi, si j'étais un puissant fonctionnaire provincial, je ne garderais pas cette fille dans le corps policier. Je la placerais dans un zoo. Elle deviendrait experte pour apprendre à parler aux perroquets.

Michel éclata de rire.

– Vous, boss, vous êtes fier de vous. Quand vous avez cette attitude-là, vous me plaisez. Parlez-moi de ça ! De la bonne humeur !

– Veux-tu dire que...

– Prenez pas ça en mal, mais quand vous êtes débordé de travail, quand vous avez des soucis ou encore, quand vous réfléchissez, vous êtes aussi drôle qu'une porte de cimetière.

– Eh bien, fit le Manchot en posant sa main sur les classeurs, espérons que nous trouverons là-dedans ce que j'y cherche. Autrement, ma mauvaise humeur pourrait reprendre facilement

le dessus.

Le jeune détective murmura :

– Si seulement j’avais pu vous aider. Mais non, j’ai joué au jardinier imbécile, je me suis promené en tracteur dans le champ, j’ai résisté aux attaques amoureuses de certaines filles mais tout ça, ça n’a guère fait avancer l’enquête.

– Pauvre Michel, murmura le Manchot, tu n’as rien compris. Mais c’est grâce à ton aide que j’ai réussi à deviner ce qui s’était passé. Sans toi, sans ton appel, j’en serais encore à me creuser les méninges.

Il lui fit signe de s’asseoir dans un des fauteuils et lui-même alla prendre place dans l’imposante chaise de la directrice. Le Manchot fit basculer le fauteuil, fouilla dans sa poche, sortit un cigare, l’alluma, puis :

– Je vais te conter, selon moi, ce qui s’est passé, fit-il. Possible que je me trompe, mais je ne le crois pas. Les gens, parfois, sont menteurs ; mais pas tous. Il y a des accents de sincérité qui ne trompent pas.

Michel s'attendait à ce que le Manchot commence son récit, mais Dumont sembla changer d'idée. Il fit pivoter son fauteuil vers l'avant et décrocha le téléphone.

– Mademoiselle, vous savez où se trouve présentement le sergent-détective Bruneau ?

Et pendant que la fille répondait, le détective ajouta à l'intention de son adjoint :

– Je sais qu'il a interrogé plusieurs filles, qu'il leur a même fait subir le test du détecteur de mensonges et...

Il s'arrêta pour dire à la téléphoniste.

– Bon, mettez-moi en communication avec cet hôtel.

Et lorsqu'il eut le sergent au bout du fil, le Manchot lui demanda le résultat de ses interrogatoires. Michel entendit son patron dire simplement :

– Oui... oui, je vois... Donc, rien de spécial... Demain... oui, c'est une bonne idée, mais je ne crois pas que ce soit nécessaire.

Et le Manchot raccrocha. En rallumant son

cigare, il expliqua à Michel :

– Il a questionné huit des détenues. Toutes ont passé avec succès le test du détecteur de mensonges. Elles ont dit la vérité, surtout au sujet des mauvais traitements que quelques-unes d'entre elles ont subis. Bruneau veut continuer ses interrogatoires demain, mais j'ai bien l'impression que nous lui éviterons cette tâche.

Et le célèbre détective, durant près de quinze minutes, parla sans arrêt, mettant Michel au courant de ses déductions et de ses découvertes.

Michel n'avait pas dit un seul mot, l'écoutant religieusement. Lorsqu'il eut terminé, le Manchot se leva et s'approcha des classeurs.

– Si j'ai raison, on devrait trouver la réponse dans ces dossiers... Et demain, il ne nous restera plus qu'à démasquer l'assassin.

Le grand Beaulac ne paraissait pas particulièrement enthousiaste.

– Tu crois que je n'ai pas raison ? lui demanda Dumont, surpris.

– Oh oui ! j'ai l'impression que vous avez

deviné toute la vérité. Mais si je m'écoutais, torrieu, je quitterais cette maudite maison sans dire un mot. Car, en fin de compte, l'assassin a seulement rendu service à l'humanité en éliminant cette ordure.

Le Manchot l'approuva.

– Tu as raison. Et voilà pourquoi, parfois, notre métier n'est pas facile à accomplir. Il faut faire éclater la justice, même si ce n'est pas toujours plaisant.

*

C'est vers neuf heures du matin que Maurice, le jardinier, arriva à la « Cage d'amour ». Tout de suite, il se dirigea vers la maison de ferme, jeta un coup d'œil dans le champ environnant, surpris de ne pas y voir Michel Beulac. Puis il entra dans la maison. Il ne semblait y avoir personne. Il se rendit à sa chambre. Beulac dormait profondément.

– C'est comme ça que vous me remplacez ?

tonna le jardinier.

Michel sursauta, se frotta vigoureusement les yeux et s'assit dans le lit.

– Je regrette, dit-il, mais j'ai abandonné ma fonction de jardinier depuis hier soir. Le Manchot et moi avons travaillé une partie de la nuit. Quelle heure est-il ?

– Il passe neuf heures.

Michel bondit hors du lit et, avant même de se jeter sous la douche, il alla téléphoner au Manchot pour lui dire que Maurice était de retour.

– Bon, d'ici une demi-heure, nous nous retrouverons tous dans le grand réfectoire de la maison de détention.

Le jeune détective, après s'être lavé et rasé, ingurgita rapidement une tasse de café. Puis, s'adressant au jardinier, il lui ordonna :

– Vous allez venir avec moi à la maison.

– Pourquoi ?

– Vous voulez connaître le dénouement de

cette affaire ? Eh bien, c'est le temps. Allons-y.

Les gardiennes de la sûreté avaient reçu l'ordre de réunir toutes les jeunes détenues. Les filles furent surprises d'apercevoir Maurice.

– Vos vacances sont déjà terminées ? demanda la jeune Marilou.

– Oui, elles n'ont pas été bien longues.

Bientôt, le sergent-déetective Bruneau, trois de ses adjoints et le Manchot firent leur apparition. Tout le monde s'installa à la grande table. Robert Dumont avait pris le fauteuil de la directrice. Quant à madame Sagard, elle se tenait un peu à l'écart, se demandant visiblement ce qui allait se passer.

Le Manchot prit une gorgée d'eau, s'éclaircit la gorge, puis se leva. Aussitôt, le silence se fit dans la pièce.

– Si vous voulez bien, nous allons parler de vos directrices, mesdemoiselles, et en particulier d'Antoinette, celle qui prenait un malin plaisir à vous martyriser.

Il se tourna vers madame Sagard.

– Vous, madame, grâce à certaines influences sans doute, vous avez réussi à obtenir des octrois pour acheter ce domaine et ouvrir une maison de redressement. Vous ne recevez que des filles de familles qui peuvent payer la grosse somme. Ces filles, heureusement, ne sont pas très nombreuses. Les statistiques prouvent que les délinquantes se retrouvent beaucoup plus dans les milieux défavorisés. Donc, pour garder vos pensionnaires le plus longtemps possible, au lieu de leur donner une bonne éducation, de les remettre dans le droit chemin, vous en faisiez des révoltées. Et quand les parents venaient leur rendre visite, ils devaient admettre que leurs enfants n’avaient guère fait de progrès et on les laissait dans votre maison.

Madame Sagard avait les yeux baissés. Elle n’osait pas dire un mot.

– Antoinette, sûrement une malade, prenait un malin plaisir à torturer ces enfants. Plus que ça, c’était une désaxée sexuelle. Les femmes l’intéressaient autant que les hommes. Maintenant, parlons du crime qui a été commis. Plusieurs d’entre vous, mesdemoiselles, détestiez

Antoinette suffisamment pour vouloir la tuer. Mais toutes, vous en aviez peur ; toutes, ou presque, vous vous pliez à ses caprices. Le soir du meurtre, quelques-unes d'entre vous, avec la complicité d'Odylle, avez décidé de vous enfuir. C'est alors qu'une autre personne a décidé de profiter de ce moment-là pour assassiner Antoinette, une personne qui en avait assez et qui savait que c'était le seul moyen de mettre un peu d'ordre dans cette maison. D'ailleurs, de brèves enquêtes menées par les autorités provinciales n'ont absolument rien donné. L'assassin n'a pris aucune chance. Odylle pouvait remettre le contact, une fois les filles évadées ; aussi a-t-il coupé le fil électrique et il a bien camouflé le tout.

Le Manchot s'arrêta de parler. Lentement, il scruta les figures des jeunes détenues, s'attardant longuement sur chacune d'elles.

– Cette personne, reprit-il enfin, se rend à la chambre d'Antoinette. Cette dernière lui ouvre la porte, car elle l'attend probablement, assurée qu'elle passera une autre nuit d'amour, une nuit

d'orgie. Et c'est pour cette raison que nous avons trouvé le cadavre entièrement nu. Ce qui s'est passé dans la chambre, nous l'ignorons exactement. Mais à un certain moment, l'assassin s'est levé. Antoinette était sans doute assise sur le lit. L'autre a pris une serviette et, brusquement, la lui a passée autour du cou. Antoinette s'est débattue. Mais l'assassin continuait de serrer. La tête d'Antoinette pendait maintenant hors du lit. En cherchant à agripper son agresseur, Antoinette a levé les mains. Mais tout ce qu'elle a pu saisir, c'est un bijou. Une fois le crime commis, l'assassin a repris le bijou sans se rendre compte qu'une petite initiale était tombée sur le tapis, près des cheveux.

Se tournant vers le sergent-détective Bruneau, le Manchot s'excusa :

– C'est le seul indice que j'ai dû vous cacher, sergent, mais il fallait que je garde ça secret. L'assassin détestait Antoinette, l'assassin en avait assez de son comportement, l'assassin était comme fou et avait décidé de la supprimer.

Un court silence, puis tournant brusquement à

tête, le Manchot demanda :

– N'est-ce pas que j'ai raison... Marilou ?

X

La vérité éclate

La jeune Marilou se leva d'un bond et, soudain, elle se mit à crier :

– Oui, oui, je l'ai tuée, je la détestais, je l'ai tuée, emmenez-moi., emmenez-moi.

Sur un signe du Manchot, Michel s'approcha et retint solidement la jeune détenue.

– C'est assez, calmez-vous ! Vous entendez, Marilou ? Ne criez plus. C'est suffisant.

Le jeune colosse lui serrait les deux bras et la douleur sembla apaiser la jeune fille. Le Manchot put reprendre la parole.

– Je n'ai jamais dit que vous aviez tué, Marilou. Je sais que vous avez tout deviné vous aussi, surtout si je vous dis que l'initiale que j'ai trouvée est un « L ». Même si vous vous accusez,

c'est inutile. D'ailleurs, pour quelles raisons auriez-vous coupé le fil électrique ? Non, l'assassin avait décidé de quitter le domaine, une fois son crime commis.

Brusquement, Maurice, le jardinier se leva et s'approcha de Michel.

– Laissez-la, vous voyez bien que vous lui faites mal. Vous n'avez pas fini de torturer cette enfant ?

Et il prit Marilou dans ses bras, lui appuyant la tête sur sa poitrine.

– Vous avez tout deviné ? demanda-t-il d'une voix blanche au Manchot.

– Oui. Tout d'abord, il y a eu cette initiale sur le tapis. Pourtant, si Antoinette avait brisé une chaîne ou un collier, j'y aurais trouvé un bout de chaîne ou quelque chose du genre. Non, seulement une initiale. Deuxièmement, le fil coupé me prouvait que l'assassin avait bel et bien l'intention de fuir, une fois son crime commis. C'est mon adjoint, Michel Beaulac. qui m'a mis sur la piste quand il m'a appris qu'on plaçait ces

initiales sur de petits bijoux, pendentifs, agrafes, bracelets ou encore., épingles à cravate. Tout de suite, j'ai commencé à vous soupçonner. Vous avez quitté la ferme à onze heures, faisant croire à tous que vous preniez l'autobus de nuit. Vous vous êtes caché dans les jardins. Vous aviez coupé le fil et saviez pouvoir partir sans attirer l'attention. Pour obtenir les faveurs d'Antoinette, vous étiez le seul homme dans la place. Le meurtre s'est commis comme je l'ai décrit tantôt. Une fois Antoinette morte, vous êtes sorti du domaine sans encombre, vous vous êtes sans doute éloigné de Beaulac pour ne pas attirer l'attention et vous avez pris l'autobus, tôt le matin, pour gagner Montréal. Quelques heures plus tard, vous me téléphoniez, me laissant croire que vous aviez retenu votre chambre et que vous aviez passé la nuit dans la métropole. Malheureusement pour vous, j'ai vérifié avec la direction de l'hôtel. Le fait que vous n'avez signé la carte d'enregistrement que vers neuf heures du matin me prouvait que j'avais tout deviné.

Le sergent Bruneau demanda :

– Mais pourquoi avez-vous fait croire que la jeune Marilou était coupable ?

– Je cherchais le véritable mobile du meurtre, dit le Manchot. Je me suis donc rendu chez cette dame qui fabrique de l'artisanat et vend de tels bijoux. La lettre trouvée était un « L ». Or, une seule fille avait acheté un L... non seulement un L... mais également un M. Or, parmi les détenues, celles qui portent ces initiales ne sont pas nombreuses. Il y en a deux, Mariette Leblanc et Monique Léonard, et toutes les deux étaient parmi les filles qui s'étaient évadées. Elles ne pouvaient être coupables. Et soudain, j'ai songé au jardinier. M. L., Maurice Lanneau, mais oui, ce pouvait être ça. Une épingle à cravate, portant ces deux initiales. Mais voilà, aucun homme n'avait acheté de bijoux avec initiales. Ce fut donc facile pour moi, de tirer les conclusions. Une jeune détenue avait fait un cadeau à Maurice ; une jeune fille lui avait donné une épingle à cravate avec ses initiales.

Marilou, toujours dans les bras du jardinier, sanglotait.

Le Manchot poursuivit.

– Je ne pouvais concevoir une aventure amoureuse entre un homme de plus de 40 ans et une fille de 17 ans. Mais les faits étaient là, Marilou s'était attardée à plusieurs reprises dans la maison du jardinier, elle avait été punie pour ça. Pourtant, avec un élan de grande sincérité, Maurice m'a juré qu'il n'y avait jamais rien eu entre lui et Marilou. C'est alors que j'ai deviné... Ça me paraissait impossible, car ici, on n'accepte que les filles de parents riches. Pourtant, mon intuition me disait que Maurice était le père de Marilou. Et c'est en fouillant dans les dossiers, cette nuit, que nous avons trouvé la réponse. Marilou a été adoptée légalement à l'âge de sept ans, par des gens à l'aise, une famille Dubois.

La jeune Marilou se redressa brusquement,

– Je ne voulais pas, j'aurais toujours voulu demeurer avec papa.

Ce fut au tour de Maurice de murmurer :

– J'étais malade, un médecin m'a même affirmé que j'étais condamné. Je ne suis pas

rayonnant de santé, mais il s'est quand même trompé. J'ai été opéré pour le cancer, juste à temps. Mais je ne pouvais plus m'occuper de Marilou et je l'ai donnée en adoption. Elle est devenue Marilou Dubois. Ce n'est que lorsque les médecins m'ont annoncé ma guérison complète que je me suis lancé à sa recherche. Marilou était devenue une mauvaise tête. Elle avait commis quelques vols, elle se sauvait continuellement de chez elle.

Le jardinier se moucha bruyamment et en profita pour effacer les traces laissées par les larmes qui perlaient à ses yeux.

– J'ai revu Marilou. Elle voulait vivre avec moi, mais il était trop tard. Je n'avais pas le droit de la reprendre. Puis, j'ai appris qu'on la plaçait dans cette maison de détention. Je suis venu à Beaulac. C'était mon jour de chance, le jardinier venait de quitter son emploi. J'ai été engagé. Marilou et moi, nous pouvions nous voir, de temps à autre.

Soudain, l'homme serra les poings.

– Mais j'ai vite compris que certaines filles

subissaient des mauvais traitements. Et lorsque cette folle s'est attaquée à Marilou, lorsqu'elle lui a coupé les cheveux, lorsqu'elle l'a obligée à se mettre nue devant toutes ses compagnes, lorsqu'elle lui a passé le rasoir partout sur le corps, ma décision était prise. Oui, je suis devenu l'amant de cette folle. J'attendais ma chance pour me venger.

Le Manchot lui coupa la parole.

– Et vous avez décidé d'agir quand on vous a demandé votre coopération en vous faisant remplacer. Aux yeux de tous, vous preniez l'autobus de nuit ; vous obteniez un alibi presque inattaquable. Mon compagnon, Michel, le maire Labonté et moi aurions été prêts à jurer que vous n'étiez pas à Beaulac au moment du crime.

Marilou, tenant son père par le cou, lui demanda :

– Qu'est-ce qui va t'arriver, papa ? Pourquoi ne pas m'avoir écoutée ? On aurait pu prendre la fuite, tous les deux.

Maurice regarda sa fille dans les yeux.

– Les Dubois qui t’ont adoptée ne demandent pas mieux que de t’aider. Il faut que tu me promettes de bien faire, de leur obéir, de marcher droit. Moi, tu dois m’oublier.

Il se dégagea et Marilou se laissa tomber sur sa chaise, elle n’en pouvait plus.

– Aidez-moi, elle vient de perdre connaissance, fit Michel.

Les femmes gardiennes la transportèrent hors du réfectoire. Deux des hommes du sergent Bruneau s’étaient placés de chaque côté du jardinier.

– Allons, venez avec nous, fit Bruneau.

Mais avant de sortir, Maurice se retourna.

– Mesdemoiselles, dit-il, je vous ai causé bien des soucis. J’espère que vous me pardonnerez.

Brusquement, Mariette se leva et cria :

– On a rien à vous pardonner. Vous nous avez débarrassées d’une folle !

– Moi, fit Louise en voulant s’avancer vers la porte, j’suis prête à aller en cour et raconter tout

ce que cette grosse vache nous faisait.

– Moi aussi, j’irai.

– Moi aussi...

Les cris fusaiient de partout. Odylle, brusquement, était montée debout sur la table. Elle hurla :

– On te blâme pas, Maurice, au contraire... on te dit merci !

Et, en chœur, les filles se mirent à crier :
« Merci ! »

Michel et le Manchot sortirent derrière les policiers et leur prisonnier et, juste à ce moment, dirigées par Odylle qui battait la mesure, toutes ces jeunes détenues se mirent à chanter :

*« Mon cher Maurice, c’est à ton tour
De te laisser parler d’amour. »*

Le Manchot murmura à l’oreille de Michel :

– Je te l’avais bien dit. Parfois, c’est pénible

de faire éclater la justice... Mais que veux-tu, c'est le métier...

*

Michel Beaulac avait regagné la métropole, bien avant le Manchot.

En effet, ce dernier avait eu un long entretien avec les détectives provinciaux, puis avec le maire Labonté.

Le sergent-détective Bruneau apprit au Manchot que, temporairement, les jeunes détenues allaient être placées dans une autre maison de détention. Mais on allait se pencher sur chacun de ces cas. Quant à madame Sagard, elle aurait sûrement à répondre à de nombreuses accusations.

Le maire, lui, avait pris sa décision.

– Nous allons faire disparaître les derniers vestiges de cette fameuse « Cage d'amour » qui fut loin d'en être une. Avec l'aide des autorités provinciales, nous allons exproprier tout le

terrain, les deux maisons, et nous allons faire de cet endroit un parc public et un terrain de jeux pour nos enfants.

Ce n'est que tard le soir, que le Manchot arriva chez lui. Il avait donné congé à Michel pour le reste de la journée.

– Nous nous verrons au bureau, demain matin.

Sitôt entré dans son appartement, selon une vieille habitude, Robert Dumont se mit en communication avec son service téléphonique.

– Je suis de retour à Montréal, mademoiselle. Rien de spécial ?

– Si, monsieur Dumont, il faut que vous appelez votre secrétaire, peu importe l'heure.

– Quand vous a-t-elle donné ce message ?

– Elle m'a téléphoné vers une heure, cet après-midi, puis à cinq heures et à neuf heures, ce soir. Elle m'a demandé si j'avais votre numéro de téléphone à Beaulac.

– Merci, je vais l'appeler.

– Vous avez son numéro ? Elle m'a dit qu'elle

ne bougeait pas de son appartement.

Le Manchot raccrocha. Il était sûrement arrivé quelque chose de très grave. Autrement, Rita n'aurait pas cherché à entrer en communication avec une telle insistance.

Dumont, nerveusement, consulta son index téléphonique et, enfin, trouva le numéro de l'appartement de Rita.

La sonnerie ne se fit entendre qu'une fois et, tout de suite, on décrocha.

– Allô ?

– Rita ?

– Enfin, c'est vous, monsieur Dumont. Êtes-vous à Montréal ?

– Oui, je viens tout juste d'arriver.

– Dieu merci !

– Mais voulez-vous bien me dire ce qui se passe ?

– C'est Candy.

– Mais quoi ?

– Allons, soyez calme, monsieur Dumont. Hier midi, elle a quitté le bureau à une heure. Elle était sur une enquête. Elle devait se rapporter à cinq heures, elle ne l’a pas fait. Je me suis dit qu’elle avait dû oublier. Ce matin, Candy n’est pas rentrée. J’ai appelé à son appartement, elle n’était pas là. À une heure, j’ai mis le détective Landry au courant de mes inquiétudes. Il s’est lancé à la recherche de Candy. Mais on est sans nouvelles d’elle. Impossible de la retrouver. Le détective Landry semble n’avoir aucune piste.

– Merci, Rita, je vais tenter de rejoindre Landry immédiatement. Avez-vous demandé l’aide de la police officielle ?

– Oui et non. Tout ce que je peux vous dire, c’est que Candy n’a pas été victime d’un accident. On a téléphoné à tous les hôpitaux.

Après avoir raccroché, le Manchot resta songeur. Qu’était-il donc arrivé à Candy ? Pour quelles raisons ne donnait-elle pas signe de vie ? Aurait-elle été enlevée ?

Et le Manchot décida de communiquer immédiatement avec le détective Landry, le seul

homme capable de lui donner des éclaircissements.

Ne manquez donc pas de lire, le mois prochain, une autre aventure du Manchot. Ce roman aura pour titre : *La morte prend son bain.*

Cet ouvrage est le 416^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.